PER
R-382
Ex.2
15

# REVUE DOMINICAINE



# ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier - Téléphone 2-6864

LES COURS SONT ORGANISÉS COMME SUIT:

1° COURS RÉGULIERS:

Ⓐ TECHNIQUE, 4 ANNÉES D'ÉTUDES

Ⓑ DES MÉTIERS, 3 ANNÉES D'ÉTUDES

DIPLÔME OFFICIEL

BOURSES AUX ÉLÈVES MÉRITANTS

2° COURS ABRÉGÉS D'AUTOMOBILE:
— 10 MOIS D'ÉTUDES ——

3° COURS DE SOIRS
. COMPRENANT DE NOMBREUX COURS LIBRES.

PROSPECTUS sur DEMANDE

---

# BILODEAU Limitée

ENTREPRENEURS

Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle,
Pavages, Trottoirs, etc.

— J. IGN. BILODEAU —
PRÉS. ET GÉRANT

TÉL. 2-1143 — 82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.

J. LABELLE

---

Tél. 8216 — Diplomé General Motors

# J. S. Ruelland

CARROSSIER

Réparations d'Automobiles et de Rembourage
Carrosserie endommagée et débossage de tous genres.

Spécialité:—
Peinturage Duco Dupont
Vitrage des Chars
Mécanique.

2, Christophe Colomb, — Québec, P.Q.

---

HOMMAGES DE

M. J. O'BRIEN

Spécialités pour Bâtisses et Constructions

Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.

Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories Canada Ltd., Canadian Cork Co., Ltd., K. V. Gardner Ltd.

Tél. 5992 — 13, rue d'Aiguillon — Québec, P. Q.

---

AUX COMMUNAUTÉS ET MEMBRES DU CLERGÉ

Demandez-nous un échantillon gratuit de notre Delecto liquide. C'est un substitut du sucre, et peut avantageusement le remplacer dans la préparation des aliments où il est requis.

J. E. LAVOIE ENRG.

TÉL. 3-2475 — 251, ST-JOSEPH, QUÉBEC

---

ARTHMD MATHIEU (tél. 3-3776) — EDMOND SYLVAIN (tél. 9898)

# MATHIEU & SYLVAIN

ENTREPRENEURS

44, Ste-Ursule, Québec, P.Q. — tél. 2-2240

---

TÉL. 3-0194

ANTONIO TRUDEL

ASSURANCES GÉNÉRALES

VIE - FEU - VOL — AUTOMOBILES - ACCIDENTS

70, RUE FRASER — QUÉBEC

---

# CORSETS SPENCER

Un dessin est créé spécialement pour vous.
Tout genre de Corsets, Ceintures pour Dames, Hommes et Enfants, Brassières, Corsets, Supports Orthopédiques, Maternité, etc.

*Démonstration gratuite à domicile*

Votre corset gardera sa forme tant qu'il durera.

Mme C.-E. PELLETIER

SPÉCIALISTE EN CORSETTERIE MÉDICALE

75, ST-JEAN — TÉL. 2-7553 — QUÉBEC

Spécialité : Ceintures chirurgicales

---

TÉL. 4-2772

CHARLAND ET BERNARD Ltée

Soudure au gaz et à l'électricité
Fabrication de réservoirs

ANGLE 1ÈRE AVENUE ET 41ÈME RUE
LIMOILOU — QUÉBEC

---

CASAVANT FRÈRES Ltée

FACTEURS D'ORGUES
ST-HYACINTHE, P. Q.

ÉTABLIE EN 1880

---

O. PICARD & FILS INC.

Plomberie — Chauffage — Electricité
Ventilation — Air climatisé

Gérant : J.-C. LACHANCE

78, ST-AUGUSTIN — Tél. 2-1239 — QUEBEC

---

Tél. 6642

ÉMILE CÔTÉ ENRG.

ENTREPRENEUR GENERAL

211, rue ST-CYRILLE — QUEBEC

MESSIEURS,

La ceinture Spencer éloigne la fatigue, soulage les maux de dos dus à une entorse, à un effort excessif, au mauvais maintien.

•

HERNIE — SURMENAGE
FAIBLESSE DORSALE
ETC., ETC.

# CORSETS SPENCER

DESSIN CRÉÉ SPÉCIALEMENT POUR VOUS

## M.-JEANNE MORIN

GÉRANTE DU DISTRICT DE QUÉBEC

TÉL. 2-2287 8, DE LA FABRIQUE, QUÉBEC

•

MESDAMES,

Demandez toujours un corset Spencer. Spécialement dans les cas de maternité.

•

TÉL. 6070

## Arthur Cloutier et Fils Enrg.

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES
DEPUIS QUATRE GÉNÉRATIONS

#

252, D'AIGUILLON QUÉBEC

Gardienne fidèle des épargnes en temps de paix, la Banque assume une double mission en temps de guerre : elle concourt à la sécurité financière du pays et elle protège l'avenir de chacun de ses déposants.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

ARTISTES PHOTOGRAPHES GRAVEURS

ÉCRIVEZ-NOUS OU TÉLÉPHONEZ À BE. 3984

La Photogravure Nationale Limitée
282 OUEST, RUE ONTARIO - PRÈS DE BLEURY • MONTRÉAL

*Encouragez nos annonceurs*

*Compliments de*

## DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs

245, avenue McDOUGALL Outremont, P. Q. Tél. CRescent 4183

•

SPÉCIALITÉ :
Pains et Gâteaux de fantaisie

•

## BOULANGERIE C. LANGEVIN

1003, AVENUE EGAN — TÉL. : YOrk 6863

VERDUN

•

Essayez-les, vous aurez entière satisfaction

•

tél.. CR. 9957 6296, Rue ST-ANDRÉ, Montreal

## LES PRODUITS MADELON ENRG.

EXCELLENT CONTRE:
MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE . RHUMATISME .

Tél.
FItzroy
8585

## COLLES DE TOUTES SORTES

*En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide*

•

## MEREDITH, SIMMONS & Co. Ld.

5565
Chemin de la
Côte St-Paul
Montréal

# LE DEVOIR

Directeur-Gérant: Georges PELLETIER — FAIS CE QUE DOIS — Rédacteur en chef : Omer HEROUX

TROIS SOUS LE NUMÉRO

ABONNEMENTS PAR LA POSTE

EDITION QUOTIDIENNE

CANADA ..... $6.00
(Sauf Montréal et banlieue)
E. Unis et Empire Britannique 8.00
UNION POSTALE..... 10.00



EUGÈNE CÔTÉ
PRÉSIDENT
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE
Manufacturiers de chaussures
ST-HYACINTHE

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hres P.M. / 7 à 8 — P.M.
Dr P. del Vecchio
SPÉCIALITÉ:
MALADIES CHRONIQUES
CANCER, TUBERCULOSE,
ASTHME, RHUMATISME
TÉL.: FR. 1895
900 est, Sherbrooke

**La sauvegarde de la famille**

L'économie est l'art d'ordonner ses dépenses. Sans la pratique de cette vertu sociale, la famille ne connaît aucune sécurité, elle est vouée, tôt ou tard, à la ruine.

Protégez votre foyer, préparez l'avenir des vôtres, assurez-vous une vieillesse heureuse et digne en vous constituant petit à petit les réserves nécessaires.

Prenez dès aujourd'hui l'habitude de l'épargne.

**Banque Canadienne Nationale**
S-Hyacinthe, P. Q.

TÉL. FRONTENAC 3186
LAITERIE PERFECTION DAIRY LIMITÉE LIMITED
2565 CHAMBLY MONTRÉAL

TÉL. 2-9411
KELLY ET LEDUC
FERRONNERIE
67, rue WELLINGTON HULL, P.Q.
PAUL-E. BRAZEAU

GÉRARD GÉRARD LIMITÉE
ENTREPRENEURS PLÂTRIERS

SUCCURSALE À OTTAWA
SUITE 406-18, RIDEAU
TÉL.: 2-9872
QUÉBEC: 104 ST-JEAN
SUITE 10 TÉL. 7881

SPÉCIALITÉS :
OUVRAGES D'ÉGLISES, COUVENTS, ÉCOLES, ÉDIFICES PUBLICS.

TÉL. DOLLARD 5512
961A, RUE ST-ROCH, MONTRÉAL

**Gouttes nasales**
**PRIVINE**

Pour la prophylaxie et le traitement des rhumes de cerveau

L'instillation de 3 à 4 gouttes de Privine dans chaque narine à intervalles de 4 à 6 heures soulage les rhumes de cerveau en l'espace de quelques minutes : la sensation de lourdeur de la tête, le nasillement et le larmoiement cessent, et la respiration redevient libre.

COMPAGNIE CIBA LIMITÉE — Montréal, P. Q.

**La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée**
(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)
La caisse d'épargne pour prêts mutuels
Versé à ses membres : $8 200 000.00
*Siège Social :* 1306 est, rue Sainte-Catherine Montréal

Ch.-Auguste Gascon, Prés.
J.-Ed. Jeannotte, Vice-Prés.
J.-Art. Tremblay, Sec.

*Vient de paraître à La Librairie Dominicaine :*

**SAINT THOMAS D'AQUIN**
par G. K. Chesterton — Prix : **$1.25**

# Bonnes adresses à consulter

ACCESSOIRES CONTRE L'INCENDIE :
**The Canadian Fire Hose Co. Ltd.,**
827 ouest, Notre-Dame, Tél. PL. 6416-17, Montréal

ACCESSOIRES ET AMEUBLEMENT DE BUREAU :
**Laliberté, G.,** 124, Durocher, Tél. 3-3430 .... .... .... .... .... Québec

ARTICLES RELIGIEUX :
**Imperial Novelty Mfg. Co. Ltd.,** 389 o., St-Paul, HA. 4946, Mtl.
**North American Sales Co. Regd.,**
649 ouest, Notre-Dame, Tél. HA. 3029, Montréal

ARCHITECTES :
**Desmeules, Gabriel,** 226, St-Jean, Tél. 4-3864 .... .... .... Québec
**Larue, J.-Albert,** 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 .... .... Montréal

ARCHITECTES LEMIEUX, 760, SQUARE VICTORIA, LA. 2870, MT.
**Ludger Lemieux** — A.A.P.Q. — M.R.A.I.C.
**Paul M. Lemieux** — B.A. — M.R.A.I.C. — A.A.P.Q. — D.P.L.G.F.

ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :
**Bélanger et Bourget,** 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec
**Gastonguay, Jules-P.,** 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 .... .... .... Québec

ARTICLES DE SPORT :
**Le Palais des Sports,** 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec

ASCENSEURS :
**La Cie F.-X. Drolet,** 206, Du Pont, Tél. 4-4641 .... .... .... Québec

ASSURANCES GÉNÉRALES :
**Bernardin Frères,** 1285, Visitation, Tél. CHerrier 3195, Montréal

ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :
**Arsenault, Bona, Gérant,** 80, St-Pierre, Tél. 2-5785 .... .... Québec

ASSURANCE SUR LA VIE :
**La Solidarité,** 126, St-Pierre .... .... .... .... .... .... .... .... .... Québec

AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :
**Drolet, A., Ltée,** 155, boul. Charest, Tél. 2-8494 .... .... .... Québec

AUTOBUS FOURNIER LTÉE : QUÉBEC AU CAMP VALCARTIER, STE-FOY, LAC ST-CHARLES :
**Terminus,** 501, boul. Charest, Tél. 6182-34, St-Augustin, 2-5946

AUTOMOBILES (SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC.) :
**Boutet & Fils,** 131, Caron, Tél. 3-3370 .... .... .... .... .... Québec
**Gagnon, J.-E., Enrg.,** 65, Charest, Tél. 4-2500 .... .... .... Québec

AUTOMOBILES (HUDSON ET CAMIONS REO) :
**Racine, J. R. Inc.,** 27, Arago, Tél. 2-2019 .... .... .... .... Québec

AVOCATS :
**Boisvert et Corriveau,** 80, St-Pierre, Tél. 2-3420 .... .... Québec
**Boyer, Auguste,** 159 ouest, Craig, Tél. MA. 7031 .... Montréal
**Champeau, Armand,** 5585, Canterbury, Tél. AT. 9717, Outremont
**St-Jacques, Henri,** 18, Rideau, Tél. 2-5055 .... .... Ottawa, Ont.

BANQUES :
**La Banque Provinciale du Canada,**
221 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 7151, Montréal

BEURRE D'ÉRABLE :
**Cie Nationale de Beurre d'Erable Inc.,**
51 ouest, Laurier, Tél. DOllard 2433, Montréal

BISCUITS ET GÂTEAUX :
**Cie de Biscuits Stuart Ltée,** Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :
**Côté, Valère Inc.,** 187-1ère avenue, Tél. 4-4491 .... .... .... Québec

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
**Grier, G. A. & Sons Ltd.,** 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl.

BOIS DE CONSTRUCTION, MANUFACTURIERS DE PLANCHERS EN BOIS FRANC, PORTES ET CHÂSSIS :
**Dupuis, J.-P. Ltée,** 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BONBONS EN GROS :
**Bonbons Yolande Enrg.,** Mme J.-B. Cloutier, prop.
83, Sault-au-Matelot, Tél. 4-1167, Québec

BOUCHERS, ÉPICIERS : QUÉBEC MARINE GROCERS :
**Massé, Philippe,** 93, Sault-au-Matelot, Tél. 2-8505 .... .... Québec
**Swift Canadian Co. Ltd.,** 153, St-Roch, Tél. 4-2461 .... Québec

BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :
**Hethrington, T., Ltée,** 358-364, St-Jean .... .... .... .... .... Québec

BUANDERIES :
**Buanderie St-Paul,** 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 .... Montréal

CARROSSERIES D'AUTO (DÉBOSSAGE, REMBOURRAGE, ETC.) :
**Normandeau, A. et Fils,** 01152, Charlevoix, WI. 5562, Montréal

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :
**Madden et Fils Ltée,** 3 boul. Charest, Tél. 4-3578 .... .... Québec
**The Canadian Import Co. Ld.,** 83, Dalhousie, Tél. 2-1221, Québec
**Syndicat National du Combustible Inc.,**
67, Buade, Tél. 7111, Québec

CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :
**Jetté, J.-W. Limitée,** 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal

CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :
**Denyse,** 4909 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 .... .... .... Montréal

COLLÈGE BILINGUE COMMERCIAL :
**O'Sullivan Bilingual College,** 132, St-Jean, Tél. 3-5505, Québec

COLLÈGE VERSAILLES :
**Fortin Business Colleges,** 840, Cherrier, Tél. AM. 6440, Montréal

COMPLIMENTS :
**Compliments d'un ami : C. N. E.**
**Compliments d'un ami : J. E. S.**
**J. P. Laberge Enrg.**
**Un ami de la Revue.**
**Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.**
**W. A. Baker,** Palais de Justice .... .... .... .... .... .... .... Montréal

CONSTRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :
**Tétrault Frères,** 1200, av. de l'Eglise, Tél. WI. 8152, Verdun

CORSETS, BRASSIÈRES, LINGERIE :
**Mademoiselle Enrg.,** 89, Cartier, Tél. 5522 .... .... .... .... Québec
**Salon Elégant,** 353½, rue St-Jean, Tél. 3-0543 .... .... .... Québec

COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE :
**Sturton School,** 93, Crémazie, Tél. 9571 .... .... .... .... .... Québec

COURS PAR CORRESPONDANCE :
**International Correspondance Schools Canadian Ltd.,**
115, St-Jean, Tél. 2-5905, Québec

COURTIERS D'OBLIGATIONS :
**Frs Letarte,** Prés., **L.-A. Pedneault,** Vice-Prés.
**La Corporation de Prêts de Québec,**
132, St-Pierre, Tél. 2-4765, Québec

COURTIERS EN ÉPICERIES :
**Brault, Anastase,** 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 .... .... Montréal

COUVREURS :
**Falardeau, Eugène Ltée,** 141, Dorchester, Tél. 9677 .... Québec

CRÈME GLACÉE :
**Crèmerie Mont Blanc Enrg.,** 149, Renaud, Tél. 2-6841 .... Québec

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :
**Bouchard, J. & Fils,** 54—5e rue, Tél. 4-1113 .... .... .... .... Québec

DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :
**Beaugrand Gilles,** 846, de l'Epée, Tél. DO. 2950 .... Montréal
**Belleville, J. Arsène Ltée,** 47, Sous-le-Fort (Basse-ville) Québec

DRIVE YOURSELF :
**Jobidon, Robert,** 250, St-Paul, Tél. 2-5317 .... .... .... .... Québec

EAU DE JAVELLE :
**L'Eau Merveilleuse Enrg.,** 39-7e rue (Limoilou), 4-2661, Québec

ÉLECTRICIENS, MOTEURS, GÉNÉRATEURS ET RÉPARATIONS :
**Guay & Frère Enr.,** 7, de la Salle, Tél. 4-1811 .... .... .... Québec

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :
**Cauchon, Magloire Ltée,** 311, de la Salle, Tél. 6179 .... Québec
**Lamontagne, F.-X.,** 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec
**Michaud & Simard,** 460, Arago, Tél. 5244 .... .... .... .... Québec
**Ouellet, Ludger,** 87, St-Cyrille, Tél. 2-1710 .... .... .... .... Québec

ÉPICIERS-BOUCHERS :
**Gougeon, J. B.,** 175, Rochester, Tél. 8-0030-8-0031, Ottawa, Ont.

ÉPICERIES EN GROS :
**D'Aoust, P. Ltée,** 11, York .... .... .... .... .... .... .... Ottawa, Ont.
**Lamarche, J.-H.,** 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 .... Montréal
**Letellier, J.-B.-E. Enrg.,** 112,Dalhousie, Tél. 2-3931 .... Québec

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :
**A. Derome et Cie Enrg.,** 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FARINE, ENGRAIS, GRAINS, FOIN, BOIS, CHARBON :
**Gervais, Paul et Frère,** 5298, Henri-Julien, CA. 1157, Montréal

# Bonnes adresses à consulter

FERRONNERIE D'ART :
**Les Frères Lebrun,** 456, Niverville .... .... .... .... .... Trois-Rivières

FOURRURES :
**Alain, P. A. Ltée,** 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
**Bernard, Léo,** 810, St-Vallier, Tél. 3-1329 .... .... .... .... Québec
**Desjardins, Chas. et Cie,** 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.
**Fourrures de Luxe,** 7, Ste-Ursule, Tél. 4-0864 .... .... .... Québec
**Laliberté, J.-B. Ltée,** 145, St-Joseph, Tél. 6191 .... .... .... Québec
**Sanfaçon, Honoré,** 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec
**Turcotte, N.-Geo.,** 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 .... Québec
**Zicat, Laurent,** 579, St-Jean, Tél. 9627 .... .... .... .... .... Québec

FRUITS ET LÉGUMES :
**Leblanc, A.,** 93, St-André, Tél. 2-3981 .... .... .... .... .... .... Québec

GRAINS, MOULÉES, PROVISIONS :
**Frenette & Fils Enrg.,** 176, St-Pierre, Tél. 2-8070 .... .... Québec

GRAVURES (IMAGES ET CARTES GRAVÉES) EMBOSSAGE :
**Fréchette, Louis,** 46, Côte de la Montagne, Tél. 2-7775, Québec

HABITS ET MERCERIES :
**Cusson et Cusson,** Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

HUILE À BRÛLEURS :
**Trudelle Petroleum Enrg.,** 195, Franklin, Tél. 3-1352 .... Québec

IMMEUBLES :
**Thibodeau, L. P. R.,** 325, boul. Charest, Tél. 3-5322 .... Québec

IMMEUBLES (VENTE, ACHAT, EXPERTISE, FINANCE) :
**Paquet, Geo.,** 351, boul. Charest, Tél. 4-4221 .... .... .... Québec

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :
**Génin, Trudeau et Cie,** 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPRIMEURS (MÉDÉRIC PARENT ET ONIL PARÉ, PROP.) :
**Imprimerie Bégin Enrg.,** 40, St-François, Tél. 3-1252, Québec

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :
**Trudel, B. et Cie,** 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q.
Fabricant des « Antalgines » contre les Maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :
**Clark Dairy Ltd.,** 634, Av. Bronson, Tél. 5-1811, Ottawa, Ont.
**Coopérative Lait et Crème,** 4101 est, N.-Dame, AM. 2171, Mtl.
**La Ferme St-Laurent Ltée,** 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
**Laiterie de Québec Ltée,** 75, av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

LIBRAIRIE (EN GROS SEULEMENT) :
**Librairie J. A. Parent,** 310½, St-Joseph, Tél. 5630 .... .... Québec

LIBRAIRES :
**Granger Frères Ltée,** 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 .... Montréal

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE :
5375,avenue Notre-Dame de Grâce, Tél. EL. 4677 .... Montréal
95, avenue Empress, Tél. 2-7363 .... .... .... .... .... .... .... Ottawa

LIQUEURS DOUCES :
**Fortier, Elzéar Ltée,** 115, St-Dominique, Tél. 2-3891 .... Québec

MAGASINS À RAYON :
**Bouchard, L.,** 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 .... .... .... Québec
**Dubuc, T. D.,** 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 .... .... .... .... Québec
**Dupuis Frères Ltée,** Tél. PL. 5151 .... .... .... .... .... .... Montréal
**Paquet et Cie Ltée** 157, St-Joseph, Tél. 8131 .... .... .... Québec
**Pharand, J.,** 85, Champlain, Tél. 2-5315 .... .... .... Hull, P. Q.
**Syndicat de Québec Ltée,** 215, St-Joseph, Tél. 4-3561 .... Québec

MANUFACTURIERS DE FOURNITURES FUNÉRAIRES :
**Girard et Godin Ltée,** T.-Riv. et 34 o., St-Paul, LA. 9214, Mtl.

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :
**Pilon, Jos. Ltée,** 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P.Q.

MARCHANDS DE THÉS ET CAFÉS :
**Désy, J.-A.,** 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 .... .... .... Montréal

MARCHANDS DE THÉS, CAFÉS ET ÉPICES EN GROS :
**Bourque, A.,** 262 est, St-Paul, Tél. HArbour 7630 .... Montréal

MARCHANDS TAILLEURS :
**Mathieu, Lucien Enrg.,** 2251, Frontenac, FR. 1803 .... Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC. :
**Matelas Frontenac Enrg.,** 15, Boisseau, Tél. 5347 .... .... Québec

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :
**Les Industries G.-I. Lachance Inc.,** 263, St-Paul, 2-6403, Québec

MÉDECINS :
**Castonguay, Dr E.-J.,** 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
**Gratton, Dr Albert,** 781, du Couvent, Tél. WE. 5476 .... Montréal
**Pilon, Dr Henri,** 251, boul. St-Joseph, Tél. 2-0563, Hull, P. Q.
**Pouliot, Dr Antoine,** 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 .... .... Québec

MEMBRES ARTIFICIELS :
**Duckett, J.-A.,** 2014, Bleury, Tél. HArbour 0630 .... .... Montréal

MEUBLES, DIVANS, STUDIOS, MATELAS À RESSORTS, PRÉLARTS :
**Vézina & Filion Enrg.,** 227 — 3e avenue, Tél. 4-2300 .... Québec

NETTOYEURS ET TEINTURIERS :
**Breton, J.-H.,** 2461, des Carrières, Tél. CR. 4168 .... .... Montréal

NOTAIRES :
**Labrèche et Labrèche,** 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal
**McKay, R. E.,** 4948, av. Verdun, Tél. YO. 5322 .... .... .... Verdun

NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :
**Alepin, J. et Frère Ltée,** 4295 ouest Notre-Dame,
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

OPTICIENS D'ORDONNANCES :
**Derouin, O. L.,** 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 .... .... .... Ottawa, Ont.
**Lamontagne, Etienne,** 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :
**Ledoux, Arthur,** 180, Cascades, Tél. 10 .... .... .... .... St-Hyacinthe
**Lemire, André,** 4226, St-Denis, Tél. HArbour 8856 .... Montréal

PÂTISSERIE, MME ALPH. MALOUIN, PROP. :
**La Pâtisserie Enrg.,** 34½, Victoria, Tél. 3-0901 .... .... .... Québec

PHARMACIENS :
**Pharmacie Aimé Roussin,** 2823, Masson, CH. 2103 .... Montréal
**Pharmacie P.-H. Soucy,** 85, Cartier, Tél. 2-1235 .... .... Québec

PHARMACIENS EN GROS :
**Durocher, G. E.,** 139, Queen, Tél. 2-5309 .... .... .... Ottawa, Ont.

PHOTOGRAPHES :
**Edwards, W. B.,** 259, St-Jean, Tél. 2-7595 .... .... .... .... Québec
**Studio Bell,** 59, St-Joseph, Tél. 4-2106 .... .... .... .... .... .... Québec

PIERRE :
**Carrière Gravel Ltée,** 282, St-Paul, Tél. 2-4122 .... .... .... Québec

PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :
**Asselin, J.-A.,** 37, Hermine, Tél. 9670 .... .... .... .... .... .... Québec
**Dorion, Jules,** 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 .... .... .... .... Québec
**Morin Enrg., J. B.,** 14, rue Champlain, Tél. 2-5548 .... Québec

PLOMBIERS — OUVRAGE DE MARINE :
**Morin, L.-P.,** 31, Sault-au-Matelot, Tél. 4-3617 .... .... .... Québec

PRODUITS ALIMENTAIRES (MANUFACTURIERS) :
**Old City Mfg. Co. Ltd.,** 4, Mgr Gauvreau, Tél. 2-5273, Québec

PRODUITS PHARMACEUTIQUES :
**Sylvain Ltée,** 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 .... Montréal

PROFESSEUR DE MUSIQUE (GUITARE, MANDOLINE, VIOLON) :
**Gagnon, T. W.,** 208, N.-D. des Anges, Tél. 2-3700 .... .... Québec

PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :
**Dominion Fish & Fruit Ltd.,** Tél. 2-7036 .... .... .... .... .... Québec

QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :
**Lemieux, Jos.-E. Enrg.** .... .... .... .... .... .... .... .... .... .... Québec
**O'Neil & Richard Ltée,** 134, du Pont, Tél. 2-1594 .... .... Québec

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :
**Gravel, Ludger et Fils,** 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.
**Grégoire, J.-R.,** 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 .... Montréal

RESTAURANTS :
**Le Roi du Chien Chaud Enrg.,**
1478 est, Sainte-Catherine, Tél. AM. 6969, Montréal

TERRA COTTA :
**Montreal Terra Cotta,** 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TRANSPORTS :
**St-Hyacinthe Transport,** 34, Piété, Tél. 356-122 .... St-Hyacinthe

VALEURS DE PLACEMENT :
**Dubé, Oscar & Cie Inc.,**
105, Côte de la Montagne, Tél. 2-4061, Québec
**Société Générale de Finance, Inc.,** 57 ouest, St-Jacques,
Tél. HA. 5168, Montréal

VIANDES EN GROS (FRAÎCHES ET FUMÉES) :
**Marché de Québec Enrg.,** 26-28,1ère rue, Tél. 2-2016 .... Québec

VIOLON (COURS THÉORIQUES) :
**Talbot, J. Robert,** 255, Fraser, Tél. 5244 .... .... .... .... Québec

# Sommaire

*Avril 1944*


M.-A. Couturier, O. P. : *Pâques*

« C'est ici la vérité essentielle du christianisme : au delà de la mort et au delà du mal, un Dieu victorieux et tout-puissant ».

H.-M. Robillard, O. P. : *Résurrection*

«Et voici que Jésus vint à leur rencontre, leur disant : *Réjouissez-vous* ».

F.-M. Faribault, O. P. : *Aux malades*

« Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et Dieu répond : « Je te veux malade pour réaliser ta vie et l'œuvre que j'attends. C'est le donné qu'il te faut accepter, la matière avec laquelle tu dois construire, le solage de ta vie qui va toucher le ciel. Pour toi, la maladie, qu'elle soit définitive ou passagère, concrétise mon amour et t'appelle au bonheur ».

Berthelot Brunet : *Lettre à Joseph Ouvrard sur la vraie littérature spirituelle*

« Chaque décade, on fait le *grand ménage* de la littérature, on change de manière, on renouvelle l'oxygène. Les vieux frissonnent, ils se replient dans leurs manteaux : *Ça se passera*. Ce sont eux qui passent. Trop pressé, on oublie de faire le ménage dans la littérature dite sérieuse et la spiritualité ».

H.-M. Robillard, O. P. : *Le Christ-éclaireur, notre modèle*

« En somme, qu'on préfère l'anglais *scout* (à racine française : *escoute*, v. g. *être à l'escoute*) au français *éclaireur*, c'est bel et bien dans l'un et l'autre cas une théologie du Christ-éclaireur que l'Apôtre nous propose en cet endroit... »

Eugène Lapierre : *Bienfaits et servitudes de la radiophonie*

« Enquête faite, les milieux de la radio ne sont ni meilleurs ni pires, ni en tout cas plus dangereux que d'autres ».

*Directives pratiques*

Père X. : **Peut-on éviter le purgatoire ?**

Père X. : **Y a-t-il un « Index » prohibant l'audition de certaines œuvres musicales ?**

*Le sens des faits*

C. G. Paulding : **La destruction des monuments italiens est-elle nécessaire ?**

Criticus : **Ni héros ni traîtres.**

*L'esprit des livres*

**Abbé Apollinaire Gingras** : « Jours de parole » (Albert Lacroix).
**R. P. G. Desbuquois, S. J.** : « Dans le mystère... l'Espérance » (Claude Clément).
**Jacques Rivière** : « A la trace de Dieu» (Claude Clément).
**Francis Jammes** : « Dieu, l'âme et le sentiment » (Claude Clément).
**Semaines Sociales du Canada, XXe session : Valleyfield, 1943** : « La Tempérance, règle de vie » (A. Lacroix).
**R. P. Gérard Petit, C. S. C.** : « L'homme contemporain et le problème moral » (André Diotte).
**Paul Claudel et alii** : « Les Juifs » (Jacques Boileau).
**Maurice Donney et alii** : « La femme et sa mission » (Albert Lacroix).
**Monique Levallet-Montal** : « Pour les vingt ans de Colette » (A. Papillon, O. P.).
**Vérine** : « Délivrez-les du mal » (André Diotte).
**Alberte Langlais-Campagna** : « Effigies » — « Vie » (André Diotte).
**Abbé Ernest Dimnet** : « L'art de penser » (Jacques Boileau).
**Dr Alexis Carrel** : « L'homme, cet inconnu » (J. Boileau).
**Abbé J.-O. Maurice** : « Causeries pédagogiques » (Claude Clément).
**Francis Hekking** : « Réflexions sur la Mécanique Administrative » (André Diotte).
**Gustave Cohen** : « La grande clarté du Moyen Age » (Albert Lacroix).
**Henri Focillon** : « Moyen Age, Survivances et Réveils » (Albert Lacroix).
**Gorges Goyau** : « Les origines religieuses du Canada » (Claude Clément).
**Abbé B. Poirier** : « Histoire de la Chevalerie de Colomb » (Yves Filfe).
**Marguerite Bourcet** : « Le Duc et la Duchesse d'Alençon » (Serge Houle).
**R. F. Antoine Bernard, C. S. V.** : « Vie du P. Champageur » (Albert Lacroix).
**R. P. Henri Morisseau, O. M. I.** : « Le P. Arthur Paquette, O. M. I. » (Maurice-H. Cusson).
**Abbé Omer Englebert** : « Vie et Conversion d'Eve Lavallière » (Yves Filfe).
**Jacques Kessel** : « Mermoz » (Albert Lacroix).
**Jacques Chastenet** : « William Pitt » (Yves Filfe).
**Jean Schlumberger** : « Jalons » (Claude Clément).
**André Maurois** : « Mémoires » (Jacques Boileau).
**Henri Béraud** : « Qu'as-tu fait de ta jeunesse ? » (S. Houle).
**René Ristelhueber** : « Mission française » (Jacques Boileau).
**Emil Ludwig** : « La Méditerranée » (André Diotte).
**John Gunther** : « L'Amérique latine » (André Diotte).
**Jean-Gérard Fleury** : « La Ligue » — « Sud Amérique » (Claude Clément).
**Lorna Lindsay** : « War is People » (André Diotte).
**Quentin J. Reynolds** : « Dress rehearsal ; the story of Dieppe » (André Diotte).
**D. Barlone** : « French officer's diary » (Regis McNeely).
**Eve Curie** : « Journey among warriors » (Regis McNeely).
**Jean Giraudoux** : « Littérature » (André Diotte).
**André Maurois** : « Etudes littéraires. I » (Yves Filfe).
**Louis Allard** : « Esquisses parisiennes en des temps heureux » (Albert Lacroix).
**Pierre Brisson** : « Molière, sa vie dans ses œuvres » (Albert Lacroix).
**Léon Daudet** : « Mes idées esthétiques » (Yves Filfe).
**Marcel Raymond** : « Le Jeu retrouvé » (Albert Lacroix).
**Georges Duhamel** : « Chronique des Pasquier » (S. Houle).
**François Mauriac** : « Les chemins de la mer » (S. Houle).
**Jules Romains** : « Les hommes de Bonne Volonté, XXII » (André Diotte).
**Raymond Radiguet** : « Le diable au corps » (A. Lacroix).
**François Hertel** : « Le beau risque » (Albert Lacroix).
**Henri Beaupray** : « Jours de folie » (Albert Lacroix).
**André Maurois** : « Toujours l'inattendu arrive » (Y. Filfe).
**Franklin D. McDowell** : « La route de Champlain » (Jacques Boileau).
**Jérôme et Jean Tharaud** : « Contes de la Vierge » (Albert Lacroix).
**Berthelot Brunet** : « Le Mariage blanc d'Armandine » (Gabriel-M. Lussier, O. P.).
**Guy Sylvestre** : « Anthologie de la Poésie canadienne d'expression française » (Gabriel-M. Lussier, O. P.).
**Paul Verlaine** : « Œuvres. II : Romances sans paroles. Sagesse » (Albert Lacroix).

# REVUE DOMINICAINE

Directeur :
MARCEL-M. DESMARAIS, O. P.

Volume L | Tome I | Avril 1944


## *Pâques*

*Au matin de Pâques toutes les cloches chrétiennes annoncent la plus grande joie qui soit au monde. Et cette joie annonce au cœur l'essentielle vérité du christianisme — la plénitude aussi de sa signification humaine. Plus encore que Noël. Dans la nuit de Noël, la douceur, l'humanité de Dieu nous sont données et deux jeunes époux très pauvres, de misérables bergers palestiniens peuvent prendre et tenir dans leurs mains leur Seigneur et leur Dieu. Mais dans cette aube de Pâques, aux premières heures du jour, quand le soleil se lève sur le monde, ces jeunes femmes qui vont au tombeau d'un Dieu vont y trouver les preuves de sa puissance et de sa victoire. C'est ici la vérité essentielle du christianisme : au delà de la mort et au delà du mal, un Dieu victorieux et tout-puissant.*

*Mais dans cette aurore, dans cette fin de la nuit, quand déjà le printemps monte de la terre de toutes parts, nous verrons aussi, nous qui devons bientôt mourir et qui avons au cœur tant de mal et tant d'obscurité, nous verrons la plénitude du sens humain du christianisme. Cette vérité humaine de notre foi, c'est la nécessité et, finalement, la bienfaisance de certaines épreuves :*

*dans des êtres matériels comme nous sommes, aucune transformation, aucune renaissance n'est possible sans quelque destruction. Pas de victoires sans combats. Et dans ces victoires il est chimérique d'espérer que le mal seul sera vaincu : avec lui, bien des choses qui étaient bonnes — ou du moins très aimées — seront emportées, dissipées. La mort est véritable aussi, comme la vie : cependant c'est la vie qui est éternelle et non la mort. Le Dieu glorieux du matin de Pâques, c'est le Crucifié sanglant de l'après-midi du Vendredi-Saint, et il en porte aux mains, aux pieds, et au côté, les blessures.*

*Ainsi en est-il des défaites imméritées — pour les hommes et pour les nations. Au cœur même des défaites injustes, le principe des victoires est, pour un temps seulement, enseveli. L'aube de Pâques n'est plus très loin. Déjà nous voyons notre nuit qui pâlit.*

M.-A. Couturier, O. P.

---

# *Résurrection*

---

Et voici que Jésus vint à leur rencontre,
leur disant : « Réjouissez-vous ! »

MATTHIEU, 28, 9.

*O femmes, vol d'oiseaux dans l'aube inconsistante,*
*Tandis que vous courez à son cadavre humain,*
*Celui qui vous rendait impossible l'attente*
*Vous attend impossible, au retour du chemin.*

*Car le mur du Sépulcre est blessé d'une lance,*
*Et la vie a surgi soudain à son côté,*
*Trompant votre naïve et sainte vigilance*
*Et perçant votre nuit d'un signe de clarté.*

*Mais vos yeux pleins de deuil, aux larmes épuisées,*
*Interrogent sans fin les bandes dispersées*
*Et le secret du roc ouvert et palpitant,*

*Cependant qu'asservis à leur longue souffrance,*
*Vos pauvres cœurs troublés — tels un cœur pénitent,*
*En cherche de regret ne trouvent qu'espérance !*

Père Hyacinthe-Marie ROBILLARD, O. P.

# Aux malades [1]

De l'église Saint-Dominique à Québec vous arrive ce matin, grâce à la courtoisie de Radio-Canada, la messe solennelle de la Purification de la Très Sainte Vierge. Puisque cette messe est pour les malades, c'est à eux bien spécialement que je veux m'adresser pour essayer de tirer de cette fête une leçon de vie.

Pour la première fois, dans le Temple de Dieu, s'avance le Sauveur du monde. Il n'a que quarante jours ; sa mère le porte donc dans ses bras et son père nourricier l'accompagne. La très sainte Vierge vient sans doute obéir à la loi et se purifier, mais elle vient surtout offrir à Dieu la victime nouvelle qu'Il s'est préparée, l'Hostie sans tache qui va nous sauver tous. Arrêtons-nous à cette consécration initiale de tous ses actes que notre Sauveur fait à son Père.

Jésus est maintenant l'un d'entre nous, et au début de sa vie, en pleine connaissance de l'avenir, Il vient au Temple accepter le rôle qui lui a été tracé de toute éternité. Sa vie sera dure, marquée sans doute au signe de l'amour, mais si inutile en apparence, si restreinte pour qui veut s'adresser à la terre. Des légions d'anges lui sont soumises, l'univers entier pourrait être à ses pieds, et il vient, avec toute la faiblesse d'un enfant, accepter de souffrir et de mourir. Son action sur terre sera avant tout une passion ; et c'est cela qu'il accepte parce que cette passion est son rôle, celui qu'il doit remplir et qui va sauver le monde. « Mon Père, vous n'avez voulu ni sacrifice ni oblation,

(1) Sermon prononcé au cours de la messe diffusée par « *L'Heure dominicale* » le 6 février 1944.

mais vous m'avez donné un corps ; alors j'ai dit : me voici, je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté ! »

Serez-vous surpris, chers malades, que Dieu vous demande ce matin d'accepter, vous aussi, la vie qu'il vous a préparée depuis l'éternité ? Cette vie, c'est la vôtre, non pas peut-être celle que vous avez rêvée, mais celle qui a une place unique dans le plan providentiel, celle qui peut seule vous conduire au bonheur et au salut.

Comme Jésus vous n'êtes pas convoqués à agir mais à souffrir. Vous avez reçu la grâce terrible de ne pas avoir à choisir. Votre vie est précisée dans ses données essentielles. « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et Dieu répond : « Je te veux malade pour réaliser ta vie et l'œuvre que j'attends. C'est le donné qu'il te faut accepter, la matière avec laquelle tu dois construire, le solage de ta vie qui va toucher le ciel. Pour toi, la maladie, qu'elle soit définitive ou passagère, concrétise mon amour et t'appelle au bonheur ».

Chers amis, que cette vocation est belle ! Comme Jésus vous êtes appelés à souffrir.

Oh ! je sais, la maladie est dure ; il s'y cache des souffrances morales plus aiguës que les douleurs physiques, il s'y cache même des dangers qu'il serait injuste de passer sous silence. Je comprends ce que peut représenter pour une âme généreuse de se voir immobilisée quand il y aurait tant à faire, d'être condamnée à recevoir quand on voudrait tant donner, de se sentir à charge quand on voudrait soi-même porter le fardeau des autres. Et ce sont les longues heures impuissantes, en compagnie d'événements minuscules et de cette « poussière du temps » dont les normaux ne s'aperçoivent même pas ; c'est la douleur aiguë ou lancinante, les nuits sans sommeil, la hantise de la mort que l'on

sent toute proche et qui viendra peut-être nous visiter ce soir. Ce sont les incompréhensions, le manque de sympathie, souvent les illusions d'une sensibilité à vif. Et à tout cela s'ajoute le danger de se retourner sur soi-même, de se draper dans sa douleur, parfois même de grossir son état dans l'espoir inconscient d'apitoyer les autres et, Dieu me pardonne, peut-être le ciel lui-même. Certes la maladie est dure ; on semble ainsi transformé en « horloge solitaire marquant péniblement des heures inutiles ».

Et pourtant c'est là votre vocation, c'est là votre privilège, c'est là votre vie. Vous êtes convoqués à souffrir ; et aux regards de la foi, cette vocation est belle et elle peut être féconde.

Non pas qu'il suffise d'être malade pour se sanctifier et se sauver. Ici comme toujours, rien ne vaut dans la souffrance que ce qu'elle a de divin dans sa source, dans ses motifs, dans son inspiration chrétienne, dans sa fin. Mais une fois pénétrée de l'esprit de Dieu, une fois vivifiée de son amour, la maladie devient une vocation sublime, indispensable à la terre et qui rapproche du ciel.

Car Dieu a besoin de vos souffrances comme il a eu besoin jadis des souffrances de son Fils. Il faut que l'ordre brisé soit rétabli, il faut que soit assumée la peine encourue par le péché, il faut que soit supporté par les hommes ce qui manque encore aux souffrances du Sauveur.

Voilà le travail que Dieu attend de vous. Les hommes bien portants et normaux sont aux prises avec des nécessités concrètes ; le monde vient les hanter avec ses jeux d'images et de tricheries. Pour vous, Dieu vous laisse un amer loisir, il supprime les colorations trompeuses, il vous établit dans la nuit pour vous permettre de mieux voir la vie dans ses lignes essentielles, en fonction de l'infini et de l'ordre de l'univers. Débar-

rassée de tout ce qui pouvait l'encombrer, votre vie est transportée tout entière sur le plan de l'éternité. C'est là que doit se déployer votre effort, en collaboration avec la main bienfaisante et cruelle qui est à l'œuvre sur vous. Votre inutilité n'est qu'apparente, vous travaillez sur des valeurs éternelles ; votre vie est féconde, vous acquérez les biens qui ne passent pas ; votre vie est réussie, tout comme celle du Sauveur rachetant le monde sur une croix.

Chers amis, avec Jésus présenté ce matin au Temple dans les bras de sa mère, consacrons nous aussi notre vie à notre Maître et Sauveur.

« Mon Dieu, je me livre à vous, je consens à votre volonté mystérieuse et aimante, je veux permettre à mon corps et à chacun de mes membres d'être pour vous ce que vous voulez qu'ils soient. Je me laisse investir par vous, je capitule sans condition, je veux que toutes les parcelles de mon être soient occupées. Je consens à la vie que vous m'avez préparée de toute éternité, je consens à paraître inutile, je consens à la souffrance et à la maladie, je consens à la vie et à la mort. Donnez-moi seulement votre grâce qui me permettra d'être fidèle, d'utiliser vos dons, de féconder ma vie pour lui faire produire des fruits éternels. Mon Dieu, vous m'avez donné un corps, vous m'avez donné la vie, et vous en avez besoin pour votre œuvre... Me voici, je viens pour faire votre volonté ».

François-M. Faribault, O. P.

---

# Lettre à Joseph Ouvrard sur la vraie littérature spirituelle

Si curieux que vous soyez, cher Ouvrard, je gage que vous n'avez encore mis la main sur ce précieux recueil, « Mystiques de France » (1), des textes religieux anciens et nouveaux que Daniel-Rops publiait après la débâcle. Relire la prose de Bérulle, de saint François de Sales et de Surin constitue toujours une surprise, et plus encore de lire à leur suite Charles Du Bos. Un moderne, un laïc, un critique pourri de littérature, de toutes les littératures, un amateur d'arts qui offre son témoignage en même temps que les saints, voilà qui n'est pas banal, voilà qui pour une fois se montre vraiment catholique. Mais l'amour de Dieu est-il une *spécialité* ?

Cette anthologie — que notre librairie devrait rééditer, comme elle l'a fait pour les vivantes lettres de sainte Catherine de Sienne — ce florilège me donne encore l'occasion de nous demander pourquoi la littérature religieuse s'appelle « touches-y pas » pour tant de profanes. « Sacrés ils sont, car personne n'y touche », disait Voltaire des psaumes de Pompignan. Ignorant presque tout Pompignan, je ne sais ce que cette abstention nous fait perdre. Des autres, je connais assez pour savoir que négliger les grands mystiques, c'est négliger une belle part de la littérature, et que, pour les écrivains *du siècle,* c'est ignorer le plus profond, le plus original d'eux-mêmes. Charles Du Bos, Mauriac et d'autres en sont garants.

(1) « Mystiques de France ». Textes choisis et commentés par Daniel-Rops. Paris, Corréa, 1941.

Mais quelle méchante littérature que les écrits spirituels *courants !* Ils rendraient banale jusqu'à la Bible, comme les *hustings* français ont dégoûté les snobs de Victor Hugo et de la démocratie. Ensuite ces Messieurs Homais, toujours à l'affût, ont beau jeu de railler. A cause d'une traduction maladroite, à cause des niais dévots qu'il avait lus à la rencontre, je ne pus convaincre un de mes amis qui revenait à Dieu de se mettre aux psaumes.

Que d'élévations vers Dieu ne valent pas plus que les fades points de suspension qui enjolivent la *Petite Illustration théâtrale !*

Je le sais, les spirituels *in the street* s'adressent à des lecteurs singuliers. Ils aiment ces clichés, ils ne peuvent s'en passer. Comme l'eau au poisson, cette prose onctueuse leur est nécessaire. Enlevez au style ces banalités et ces sucreries, on ne comprendra plus, criant à l'obscurité (Enlevez au médecin pédant son jargon, au notaire antique l'archaïsme plaisant et sacré de ses formules, au poète, leur frère plus candide, son galimatias...)

Ce n'est pas que ces bonnes gens refusent la littérature : ils l'aiment trop, mais c'est la mauvaise. Deux choses leur sont indispensables : la fadeur et le pédantisme. Si ce n'est pas fade, ce n'est pas pieux ; point pédant, c'est léger.

Tout est littérature. Il y a la bonne et la mauvaise, voilà la seule différence. Pensant s'éloigner de la littérature qu'elles dédaignent, la science, souvent, et la philosophie, et la sociologie, et la spiritualité, usent à l'ordinaire de plus de métaphores que d'idées : ce n'est pas dédaigner la littérature, c'est l'aimer trop. Supprimez les ridicules figures de style, et la pensée s'évanouira, comme ces corps trop bien conservés, quand on ouvre le cercueil.

Et c'est dangereux. Le charabia des commentateurs a gâté saint Thomas, la clarté même. Il y a des esprits fleuris qui ne comprennent rien si vous ne leur servez des images banales et incohérentes. Pour plaire, pour être utiles à ces malades, les plus grands sacrifient à l'usage, et ce mauvais style nous gâte la moitié de Bergson et des autres.

Il en est ainsi partout. Le principal de notre code, tiré des jurisconsultes classiques, est de prose excellente, lorsque le style des *amendements* n'est que charabia. Saint Thomas peut se lire dans le texte : le dirais-je de Mgr Farges et autres Barbedette ? Pour moi, qui n'a jamais de style est un pauvre homme, j'en demande pardon à l'humilité de plusieurs confrères, et c'est une règle qui ne souffre guère d'exceptions.

Chaque décade, on fait le *grand ménage* de la littérature, on change de manière, on renouvelle l'oxygène. Les vieux frissonnent, ils se replient dans leurs manteaux : « Ça se passera ». Ce sont eux qui passent.

Trop pressé, on oublie de faire le ménage dans la littérature dite sérieuse et la spiritualité.

Ce n'est pas facile. Pour certains écrivains, il y a le scrupule maladif de ne pas ouvrir les fenêtres. Ils sont frileux, ces spirituels. Joignez, cher Ouvrard, que leurs lecteurs ordinaires sont voraces. De dévotes gens avalent tout ça comme du pain bénit. D'autres, qui n'ont de religion qu'un goût spectaculaire s'arrêtent à quelque pensée sublime : dans ces sortes d'ouvrages, citations implicites et autres ne manquent jamais. Et puis ils passent sur le reste.

Ces livres pieux me rappellent les romans policiers. Tel Paul Morand, combien de bons esprits sont amateurs de romans policiers. Hélas ! il en est peu de bons, parce que les auteurs ont

trop à travailler pour des liseurs qui en demandent trop. Ils sont débordés. Et les bons auteurs dédaignent niaisement de se mêler de *ça,* qui vaut bien les romans à thèses : *ça,* le roman policier et l'essai spirituel.

Il y a ensuite ce préjugé, ce snobisme de l'humilité. Bernanos, grand romancier, confirme cette humilité des imbéciles. Ses saints sont souvent de pauvres esprits, et ses prêtres intelligents, comme le chanoine Cénabre, de misérables orgueilleux. J'entends bien que Bernanos veut confondre les superbes : il me semble pourtant que le grand péché de l'incrédule, c'est un péché de bêtise plutôt qu'un péché d'orgueil. La bêtise vraie n'est pas souvent canonisée, et l'on devrait se souvenir que le père des mystiques écrivit les plus belles strophes sur l'humilité et que ce grand saint Paul fut le *cerveau* de l'Eglise primitive. Pour le curé d'Ars que ses thuriféraires ont affadi (qu'on lise plutôt les extraits d'un savoureux et saint bon sens que cite Daniel-Rops), son humilité ne faisait que suivre de trop près la lettre des fades vies de saints qui alimentaient sa piété.

L'exception ne confirme pas la règle : elle se contente de ne pas infirmer la moyenne des livres pieux. Et ce n'est pas la même chose.

Je touche au point grave. La plupart des saints ont dû se contenter souvent de mauvaise littérature, et ce n'est pas surprenant qu'ils en gardent parfois des traces. Comme si Valéry avait pris son éducation dans Mgr Bolo ! N'auraient-ils que cette responsabilité, les auteurs spirituels devraient songer qu'en fournissant cette nourriture indigeste, ils ridiculisent à l'avance les saints éventuels qui trouveront chez eux leur pâture.

Loin de se perdre dans la lune trop littéraire de ceux qui n'ont pas de style (ou qui ont trop de style) les spirituels authen-

tiques, ceux qui ne fleurent ni l'opuscule dévotieux (en dépit des rééditions édulcorées), ni les conférences pour piétés sur le retour, ces écrivains n'ont pas quitté la nature d'un pas, la vraie. Leur nature n'est plus figure de style. C'est là la pierre de touche, avec le sentiment vrai.

Pourtant, avec eux, nous sommes loin des Grecs et des alexandrins modernes. La nature inanimée de saint François, voire la nature de Suso, n'a plus rien de scolaire, de livresque, de *pompier,* parce que leur âme tendre a rendu son âme à la nature. Si belle qu'elle soit chez les Anciens, chez Chénier et ses disciples chenus — la poésie qui retourne en enfance tombe aisément dans l'hellénisme — elle a quelque chose de l'automate, quelque chose de froid, qui n'est pas dans la lumière qui brille pourtant sur la neige, devant ma fenêtre. Les saints ont entonné le Cantique des trois enfants dans la fournaise, ils ont psalmodié les versets bibliques et toute la nature a fait retour à la religion — et à la vraie littérature, sans clichés ni joliesses à faire grincer les dents. Ne croyez-vous pas, cher Ouvrard, que ce soit là événement mémorable pour les poètes et les liseurs ?

Vous lisez Tauler lui-même par exemple, et le sublime des sermons pour l'Avent ; vous priez avec l'Imitation (ou le « Soliloque de l'âme », un autre poème de Thomas à Kempis et presque aussi beau), vous les lisez et il vous semble que les pieux moralistes n'ont jamais levé les yeux sur la création. Ils promenaient leur petite lampe par les sentiers du monde intérieur : la lumière était douce et vive, et si on rencontrait les ombres encapuchonnées le long des murs qu'elles frôlaient, on les voyait lever parfois de grands yeux profonds, profonds et clignants de surprise : la nature est-elle à ce point condamnée qu'il faille que tous ses

habitants se réfugient dans le silence sonore sur les dalles d'un cloître blanc ?

Saint François ne l'a pas voulu et, avant lui, Henri Suso, le poète de la Passion. Que je plains les âmes jansénistes qui ne sauraient répéter avec Henri Suso : « O croix heureuse ! » Il veut recevoir avec joie ce que Jésus a donné avec joie. Il court à la Passion, rien ne l'arrête, mais c'est avec allégresse. Souvenez-vous de la délicieuse Thérèse de Lisieux, non pas la petite Thérèse des fades statues, mais cette Thérèse Martin en chair et en os, sous son voile de carmélite, qui se refusait la joie de regarder son sang. Un soir, l'hémorragie tachait son mouchoir, et, pour se mortifier, elle attendait au lendemain : pour se mortifier et se réjouir. Les incrédules grossiers crieraient au masochisme, au sadisme. M. Homais ne comprend jamais rien. Saint François et Suso cueillaient des fleurs sur les pentes du Calvaire, ils fleurissaient la Croix. Les méchants spirituels l'*agrémentent* de fleurs en papier de soie.

Dans leur fermeté, c'étaient des âmes tendres que les vrais mystiques, et ils n'en comprenaient que mieux le sens de l'amour et de la Passion. C'est un long poème d'amour que Suso récite aux pieds du Seigneur souffrant, du Seigneur mourant, un poème où, sous la phraséologie usée (les dévots modernes ne prendront que la phraséologie) éclatent les mots vrais :

« *Doux maître, mon âme se brise, mon cœur se déchire à la pensée qu'on te laisse seul, malgré ton amour et tes avances, seul avec la Croix qui t'écrase ! Ainsi désormais, que ma nature s'en révolte, je veux être ton Cyrénéen et courber mon épaule sous ton propre fardeau...* »

Et la prière à la Vierge :

« *Vierge tendre et pleine d'amour, tous les cœurs vous saluent dans le mien, toutes les lèvres vous louent sur les miennes pour cette insondable douleur que vous avez éprouvée, lorsque le disciple bien-aimé vous arracha du tombeau où reposait votre unique amour* ».

(Nous sommes en pleine réalité, et l'on dirait que Suso *découvre* la Passion. Les spirituels *courants* découvriraient la littérature, avec leurs préciosités, leurs minauderies à propos de la Passion. Ils découvriraient la mauvaise littérature).

Je ne sais pourquoi, peut-être parce qu'on la sent vraie, cette prière de Suso me rappelle la prière du janséniste Duguet, infidèle pour une fois et merveilleusement à son hérésie sinistre. Il disait à peu près :

« *O mon Seigneur, étendu dans le tombeau, vous effrayiez tout à l'heure ma piété craintive, je ne savais voir en vous que le Dieu vengeur de la justice. Maintenant que votre amour des hommes vous a couché sur cette pierre, je puis sans frayeur vous parler et vous prier...* »

Préciosité de la religion janséniste sans doute. Mais celui qui ne saurait trouver là une tendresse incomparable, qu'il ferme ses livres et se donne au métier de l'homme pratique. Qu'il continue de faire avec Dieu des comptes et des transactions donnant donnant.

... On dirait que Suso ne souffre et ne se martyrise que pour ne point détacher ses yeux de la sainte Face. Il se modèle sur le Crucifié, et désormais il ne parle que pour exhaler sa joie. La joie qui, plus que la douleur, indique un sentiment vrai. Et ce n'est pas la joie de commande des opuscules dévotieux.

La joie, c'est là l'impression constante que le novice tire de ces lectures mystiques : une joie qui ne cessera aux périodes les

plus mornes de la sécheresse spirituelle, sécheresse qui justement les fixe en Dieu. Voire, nous font-ils comprendre (dirais-je emphatiquement, toucher du doigt ?) qu'ils *voient* Dieu surtout lorsqu'ils ne le voient plus. Ils se défient, eux, des sucreries de la dévotion, leur conscience se défie de ces fautes de *beau* style. Les nombreux saint Jean de la Croix de l'Eglise n'ont fait que répéter avec saint Paul : « Je ne sais ce que c'était » (Mgr Bolo, lui, le savait...) Une tendresse d'autant plus grande qu'elle ne s'est pas arrêtée à l'expression de la tendresse. Pour exprimer cela, il n'y a que les chants spirituels de saint Jean de la Croix, les analyses subtiles de la raisonneuse sainte Thérèse et les allusions discrètes du merveilleux jésuite Lallemant.

Dès l'abord, on dirait que l'homme des Alpes, le savoyard François de Sales n'a pas gravi ces montagnes et que, paradoxalement, il ait choisi les coteaux modérés. Ce n'est pas des sucreries pourtant qu'il offre à Glycera, c'est du miel sauvage. Les dames dévotes qui croient l'aimer sont à coup sûr fort avancées. Qu'elles ferment plutôt le livre, elles vont buter et choir dans leurs amples jupes.

Ce n'est pas la faute de saint François, si la langue qu'il parle, celle de Montaigne et d'Amyot, tout à l'heure de Bossuet (Bossuet en a laissé perdre sur son chemin), si cette langue se montre si calme et si raisonnable. Du reste, ce que saint François perd en *clarté,* pour ceux qui ne recherchent que la clarté suspecte du cliché et les fleurs de l'expression toute faite, il faut le lui restituer en le creusant et l'approfondissant. Au rebours de Valéry, qui est obscur par trop de clarté et de lucidité (la *profondeur superficielle* de Valéry !) saint François est clair parce qu'il a vaincu les ombres. Disons qu'il sort avec le soleil d'un bois ténébreux. Ingrats dans l'éblouissement, nous oublions

la nuit sylvestre et qu'il faudra tantôt rentrer sous la feuillée. Cela paraît naturel : c'est le naturel qui est le fruit de la volonté, comme celui de La Fontaine était l'effet de l'art. Les voies de Glycera et de Théotime sont fleuries : il a fallu fouler des sentiers cahoteux pour arriver à ces bosquets. La spiritualité banale arrive tout de suite en auto aux serres chaudes de ses fleurs anémiques.

Les sentiers cahoteux, les roches qui glissent sous le pied, ces fondrières où votre pied novice enfonce tout de suite, vous savez, cher Ouvrard, que saint François ne les dissimule pas. Cependant il ne prend jamais le moyen pour la fin, et, s'il ne dit jamais hypocritement, comme tant de professeurs laïques ou religieux : « Souffrez, c'est agréable », il répète que la souffrance sans amour n'est rien. Ecoutez-le *jaser* dans sa langue exquise et qui rajeunit le passage *crucial* de saint Paul aux Corinthiens, que le poète Guillaume Lahèse appelait le plus beau poème de tous les âges :

*« La repentance qui forclost l'amour de Dieu est infernale, pareille à celle des damnés ; la repentance qui ne rejette pas l'amour de Dieu, quoi qu'elle soit encore sans iceluy, est une bonne et désirable repentance, mais imparfaite, et qui ne peut nous donner le salut, jusqu'à ce qu'elle ait atteint à l'amour, et qu'elle se soit mêlée avec iceluy : si que, comme le grand Apostre a dit que, s'il donnait son corps à brusler et tous ses biens aux pauvres sans avoir la charité, cela lui serait inutile, aussi pouvons-nous dire que, quand notre pénitence serait si grande que sa douleur fit fondre nos yeux en larmes et fendre nos cœurs de regret, si nous n'avons pas le saint amour de Dieu, tout cela ne nous servirait de rien pour la vie éternelle... »*

Les spirituels vulgaires, ces écrivains fades, mouches du coche mystique aussi, se jettent là-dessus, comme leurs sœurs les autres mouches sur le *papier collant*. Mais il faut être aveugle pour ne pas voir que les sucreries de saint François sont des accessoires d'un menu dont les mortifications sont les apéritifs. Or l'on sait que l'on peut aussi se griser d'apéritifs et les jansénistes manquaient de tempérance sur ce point — et de goût.

... Chesterton remarquait que les Anciens avaient une façon contre nature d'aimer la nature. Ils l'aimaient trop et ne l'aimaient pas assez. La nature était laissée à elle-même. La nature dont parle saint François de Sales et les autres est une nature régénérée, rendue à son innocence primitive. Saint François est plein de hardiesse et il garde un franc-parler qui me prouve que ses dévotes des deux sexes qui l'invoquent à temps et contre-temps ne l'ont pas lu. Je citais le Cantique des enfants dans la fournaise : comme tous les spirituels chrétiens, mais sans vaines figures de style, et parce que la nature doit aussi faire sa prière, saint François ne cesse de le paraphraser : sorte de panthéisme légitime, si je puis dire, de la littérature chrétienne. On n'y trouve pas les simples métaphores de la rue Saint-Sulpice, ni les images livresques des prières de Bouasse et Cie. Pour ces saints toute la création doit collaborer à la liturgie et à l'adoration perpétuelle. C'est la prière sans fin, non les mots du Père Lambillotte, l'oraison des eaux et des bois, le Te Deum de la mer, des levers de soleil triomphaux, des midis sur la plaine, des soirs écrasés sur la montagne. Serait-il paradoxal le curieux qui dresserait un parallèle entre Maurice de Guérin et ce *Centaure,* merveille de la prose française, et combien de pages du « Traité de l'amour de Dieu », somme mystique à fenêtres ouvertes au grand air. Je pense encore à ces messes matinales,

dans une campagne que je connais, l'été, dans une chapelle franciscaine, lorsqu'à la consécration, les branches feuillues entrent avec l'azur de prime et le pépiement des oiseaux, par les fenêtres qui n'ont de vitraux que le parc alentour.

Saint François de Sales consacre, pour ainsi dire, il exorcise le paganisme des poètes et, de sa prose, l'on peut dire ce qu'il affirmait de la manne :

« *Ainsy la manne estoit une seule viande, laquelle comprenant en soy le goust et la vertu de toutes les aultres viandes, on eût pu dire qu'elle avait le goust du citron, de melon, du raysin, de la prune et de la poire...* »

(Pour les autres spirituels, les mauvais écrivains, cette manne est en conserve : il y en a de tous les formats aux *chain stores* que nous connaissons : *57 varieties...*)

Saint François n'a pas choisi Dieu comme pis-aller. Il est allé à Dieu, « complet de corps et d'esprit », et cette santé fait honte aux pâles écrivains dévots de nos siècles décolorés. Près de lui, le christianisme littéraire fait penser à un pensum, une corvée, une *retenue,* un régime. Je dis un régime parce que, parmi les catholiques, il y en a beaucoup de Paul Bourget (beaucoup de Paul Bourget et peu d'élus) qui ont choisi le catholicisme pour sauver leur santé, leurs rentes ou leur politique.

... Saint François, cher Ouvrard, se répète sans cesse. Comme plusieurs mystiques, il est ivre de mots, parce qu'il est ivre d'amour. L'innocence de son âme amoureuse n'en peut mais qu'elle n'ait recréé le paradis terrestre. Les saints font tous ainsi. Ils ont beau se gorger de souffrances, de pénitences, c'est tout un Eden riant autour d'eux. Nous avons vu Suso tendrement cueillir des fleurs au pied de la Croix. Il faut à toute force que le monde participe à leur joie. Avec la joie, ils ont trouvé le style.

Et vous verrez aussi, cher Ouvrard, dans les feuillets de Charles Du Bos que cite notre anthologie, que cette joie fait même trouver à ces écrivains « pour qui Dieu existe » une psychologie toute neuve :

« *La foi pour moi est, et sera sans doute jusqu'au terme, ce que définit le verset de saint Paul :* l'évidence des choses non vues ; *et même, de ce verset, l'autre membre de la définition :* la substance des choses espérées, *joue un rôle beaucoup moins grand dans ma foi à moi. Ceci tient à la faiblesse, pour ne pas dire à la nullité en mon cas, de la catégorie et du sens même de l'espérance : je puis espérer par devoir religieux, je ne secrète pas l'espérance. Qu'est-ce à dire ? Que chez moi la foi dépend tout entière du maintien continuellement préservé du monde invisible...* »

N'estimez-vous pas, cher Ouvrard, que cette sincérité vaut plus pour nous convaincre de la *réalité* d'une vie religieuse vraie et vivante que les clichés les plus respectueux, les métaphores les plus pâmées ?

Chez nous, une anthologie religieuse peut commencer par les textes d'un moine et se terminer par ceux d'un critique.

Berthelot Brunet

---

# Le Christ-éclaireur, notre modèle

Ceux qui, par métier de professeur, devoir d'élève ou simple attachement à la lettre originale de l'écrivain sacré, ont lu le texte grec de l'Epître aux Hébreux, ont sûrement remarqué le titre nouveau et très particulier que l'apôtre saint Paul y donne au Christ, lorsque pour la première et l'unique fois dans toute son œuvre il le qualifie de *pro-dromos* entré au ciel pour nous, en qualité de grand-prêtre pour toujours, selon l'ordre de Melchisédech (VI, 20).

Ce terme de *pro-dromos* peut recevoir en français diverses traductions, selon qu'on s'attache au sens littéral immédiat ou qu'on essaie de découvrir l'imagerie sous-jacente à l'expression. On peut donc rendre, avec plus ou moins de talent et d'audace, par « avant-coureur », « précurseur », « avant-garde » et encore par « éclaireur » — terme d'allure militaire et qui, pour cela même, ne manque pas de sympathie avec les tendances ordinaires de l'imagination paulinienne.

En somme, qu'on préfère l'anglais « scout » (à racine française : *escoute,* v. g. « être à l'escoute ») au français « éclaireur », c'est bel et bien dans l'un et l'autre cas une théologie du Christ-éclaireur que l'Apôtre nous propose en cet endroit, et par delà le rapprochement frappant des vocables, rien ne nous empêche de nous intéresser également à celui des idées. Evidemment, nous n'avons pas l'envie de prétendre que l'Apôtre, tout inspiré qu'il ait été des charismes de l'Esprit, ait eu l'intention expresse de fournir aux disciples catholiques de Lord Baden Powell, à vingt siècles de distance, une christologie susceptible de leur être appliquée de manière exclusive. Il n'en reste pas moins que le trésor des Ecritures est source inépuisable de lumière, et que

nos cœurs de croyants se doivent d'y puiser à même le foisonnement d'une vérité toujours ancienne l'aliment d'une spiritualité toujours nouvelle.

Nous avons donc entrepris, bribes par bribes, et en nous en tenant aussi exclusivement que possible au contexte même de l'Epître aux Hébreux, de dégager le schème d'une théologie du Christ-éclaireur ; théologie appliquée, si l'on veut, et principalement destinée à fournir à nos frères scouts le sujet de profondes méditations sur la haute portée qu'ils peuvent accorder à la considération de leur idéal particulier de vie ; destinée aussi à leur faire voir dans l'accomplissement simple et banal de leur Loi scoute, un moyen nouveau et généreux de s'attacher au Christ et de s'en faire un modèle imitable et proportionné.

Ceci nous paraît d'autant plus facile que les alentours mêmes du texte cité fourmillent d'idées et d'expressions que l'on croirait empruntées à un quelconque manuel moderne du « parfait chef ». On nous parle ainsi successivement, dans ce même chapitre sixième, de « promesse » (v. 13), de « serment » (v. 17), d'« d'espérance » (v. 18) et finalement de « sacerdoce » (v. 21) : notions qui ne sont peut-être pas toutes spécifiquement scoutes, mais qui cependant ne cesseront pas, inspiratrices, de servir leur sève principale à l'édification de la vie et de l'âme du jeune scout chrétien.

Nous proposons donc à notre jeune ami qu'il veuille bien suivre avec nous, pour un moment, pas à pas, la brillante carrière du Christ-éclaireur : lui comparant la sienne, en toute humilité, et cherchant à y découvrir le plus possible des points de jointure et des raccordements éloignés ou prochains.

Cette vie du Christ-éclaireur (faut-il s'en étonner ?), commence, et cela dans l'intuition de saint Paul lui-même, par la

solennelle prestation d'une « promesse ». Promesse faite par le Verbe de Dieu, en présence du Père éternel, au moment où il accepte de revêtir notre humanité et de devenir le « chef », l'éclaireur destiné « à conduire à la gloire — par son exemple et par son labeur — un grand nombre de frères » (II, 10). Il prend donc, en cet instant mystérieux, et pour son propre compte, la parole prophétique du psalmiste : « Vous n'avez voulu ni sacrifice, ni oblation, mais vous m'avez formé un corps... Alors j'ai dit : Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté » (X, 5). Or, remarquez comme il dit : « Me voici ! » en quoi il montre qu'il est *toujours prêt* quand il est question d'une *bonne action* à faire. Et s'il ajoute : « pour faire votre volonté », c'est qu'il veut montrer qu'il n'y a pas de bonne action véritable hors les limites d'une certaine obéissance, hors le lien d'un engagement, d'une fidélité à la Loi que l'on s'est proposée à soi-même ou que l'on a juré, entre les mains d'un autre, de servir.

Mais il vaut la peine de remarquer aussi sur la foi de quoi ce Christ-éclaireur engage sa promesse. N'est-il pas caractéristique, une fois de plus, que ce soit précisément en cette épître que saint Paul nous fasse la métaphysique religieuse du « serment » ? « En effet, dit-il, les hommes jurent par celui qui est plus grand qu'eux, et le serment, servant de garantie, termine tous les différends » (VI, 16). Mais Dieu, qui n'a pas de plus grand que lui-même, s'il veut jurer, ne peut jurer par un autre que par lui. Si donc il s'engage, il le fait au nom de son *propre honneur*. Et que demanderons-nous de meilleur ? Voilà donc pourquoi il fait intervenir le serment, « afin que, par deux choses immuables, dans lesquelles il est impossible que Dieu nous trompe » (VI, 18) les hommes puissent vraiment « trouver en lui un refuge » et lui accorder une confiance illimitée.

Mais une promesse importe encore peu, lorsqu'elle n'est pas suivie d'un « service » fidèle ; le serment lui-même, violé, n'en est que plus honteux, pour avoir été garanti sur plus d'honneur. Aussi fait-il bon de voir quel service a suivi telle promesse, dans le Christ, notre éclaireur. A souligner, tout d'abord, qu'il ne travaille pas ici pour la gloriole, lui qui accepte comme nécessité inhérente à sa mission, « d'être diminué un peu au-dessous des anges » (II, 9), et qui « ne rougit pas de nous appeler ses frères » (II, 12). Le voici donc pour nous servir, qui se fait « semblable en tout » (II, 7) à ceux qu'il veut servir, car ce n'est pas aux anges qu'il a « emprunté, mais à la semence d'Abraham » (II, 16).

Et ce n'est là qu'un commencement, car il est lié sur son honneur à accomplir toute la volonté de celui entre les mains de qui il a fait sa promesse. Aussi le voyons-nous « entouré de faiblesse » (V, 2) et qui « dans les jours de sa chair » apprend péniblement « par ses propres souffrances, ce que c'est qu'obéir » (V, 8). C'est ainsi qu'il entend s'en tenir, sans lésineries, à la loi de son engagement premier, telle qu'elle a été écrite « dans le rouleau du livre » (X, 7) : c'est ainsi qu'il persévère jusqu'au bout dans une fidélité héroïque qui le conduit à l'oblation de tout son sang « une fois pour toutes » (IX, 12) pour la « purification de nos péchés » (I, 13).

C'est ainsi seulement, une fois toute l'œuvre achevée, que notre Christ a conquis son titre glorieux de « chef » (II, 10), qu'il est devenu pour notre humanité tout entière le médiateur tout-puissant dont « la mort a permis à ceux qui ont été appelés de recevoir l'héritage éternel » (IX, 15). C'est ainsi qu'il est proprement devenu « l'éclaireur », notre éclaireur, « ayant pénétré une fois pour toutes dans le Saint des Saints » (IX, 12) et nous ayant ouvert à tous « un libre accès dans le sanctuaire, par

la voie nouvelle et vivante qu'il a inaugurée » (X, 19) ; là où il veut bien « se tenir désormais pour nous, devant la face de Dieu » (IX, 24).

Telles sont les grandes lignes de la théologie paulinienne du Christ-éclaireur, et je pense que les commentaires ne sont pas nécessaires. Si on veut leur trouver de plus vastes développements, c'est à toute l'œuvre de saint Paul qu'il faut emprunter et la besogne ni les charmantes découvertes ne manqueront pas. Il resterait préférable d'ailleurs que chacun fasse cette recherche de sa libre initiative, car je suis sûr que non seulement nos jeunes scouts mais aussi beaucoup de nos jeunes chrétiens auraient profit à méditer ces pensées profondes que l'Apôtre a ainsi mises à leur portée. Il ne faudrait pas oublier, en effet, que tout chrétien, par condition, est constitué « éclaireur », à l'exemple du Christ, son chef, et qu'il doit être lui-même *toujours prêt,* lui « sel de la terre et lumière du monde » à prendre les avants et à tracer pour les autres hommes la marche du salut.

Qu'on nous permette cependant d'ajouter encore ceci. L'Apôtre, au chapitre sixième, nous a parlé encore d'une « espérance, lancée comme une ancre de l'âme, sûre et ferme, qui pénètre jusqu'au delà du voile, là où Jésus est entré pour nous » (VI, 19). Or, cette espérance, qui ne voudrait la voir liée étroitement à l'idéal du jeune scout, ancré lui aussi dans la fidélité à sa Loi d'honneur et de service, et qui de sa jeunesse même et de sa fidélité désire faire les instruments de ses conquêtes à venir ! Espérance d'une jeunesse conservée, d'une jeunesse lancée à l'avant comme une raison même de vivre, et qui n'est pas seulement traînée derrière comme un encombrant fardeau.

Enfin, nous avons fait mention du sacerdoce. Et s'il est vrai que ce sacerdoce est rattaché à un titre particulier à la mission

du Christ-éclaireur, il l'est cependant aussi, à sa manière, à la mission de l'éclaireur-chrétien. Car lui aussi, comme le Christ, avec le Christ « prêtre unique » (IX, 26), « pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes, en ce qui regarde le culte de Dieu » (V, 1). Sans doute n'est-il pas toujours prêtre sacramentellement et ministériellement (et l'on sait pourtant combien le scoutisme a préparé à l'Eglise de belles vocations sacerdotales !), mais il l'est toujours activement, par son union au Christ-prêtre, appelé lui aussi à s'offrir « pour ôter les péchés de la multitude » (IX, 28), et ayant à supporter lui aussi, dans la mesure de sa fidélité « une grande contradiction de la part des pécheurs » (XII, 3).

Tel est, en définitive, le cadre de vie que le grand saint Paul tracerait probablement aujourd'hui encore à ses frères du vingtième siècle s'il allait revenir parmi eux. Et certes nous ne pouvons pas lire sans nous reconnaître ces exhortations écrites en des circonstances pourtant si différentes des nôtres : « Donc nous aussi, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, rejetons tout ce qui nous appesantit et le péché qui nous enveloppe, et marchons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte, les yeux fixés sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi » (XII, 1). Et j'ose même croire, pour ma part, que l'apôtre trouverait cette fois un malin plaisir à rappeler à ses jeunes louveteaux que, « vivant » eux aussi « sous des tentes » (XI, 9), comme Abraham, Isaac et Jacob, ils ont en cela une mission arrêtée qui est d'enseigner aux hommes « qu'ils ne sont qu'étrangers et voyageurs sur la terre » (XI, 13), et qu'il leur est demandé de chercher avec eux « une cité meilleure, dans l'au-delà » (XI, 16).

Hyacinthe-Marie Robillard, O. P.

# Bienfaits et servitudes de la radiophonie

Le premier service rendu par la radiophonie a été d'apporter le concert, fête de l'oreille et culture de l'esprit, aux foyers des humbles et des déshérités. Aujourd'hui, l'homme du commun, même s'il continue d'aimer les rythmes vifs, est notablement plus avisé des choses de l'art musical. Le goût du public s'est affiné. La publicité commerciale en est devenue moins vénale. Certains concerts radiophoniques, pourtant commandités, ont une allure vraiment princière par le désintéressement qu'ils affectent. Le commerce et l'industrie semblent ainsi mieux comprendre la valeur intrinsèque de la beauté, de la forme, de l'art pur et simple. N'est-ce point assez pour que musiciens et artistes ressentent une profonde gratitude envers l'invention qui a opéré ce miracle ?

La radiophonie a profité aux artistes à d'autres points de vue. Elle leur a donné un sens de l'adaptation sociale qu'ils n'eurent pas toujours et qu'ils n'ont pas encore tous acquis. On connaît mal le degré d'ingéniosité dans l'apprêt et la présentation auquel nos *réalisateurs* en sont arrivés pour satisfaire des commanditaires exigeants. Nous l'avons écrit dans *Radiomonde :* « La Radio a ouvert à nombre d'artistes une carrière nouvelle. On y rencontre... des types introuvables ailleurs, des caractères dynamiques et tout à la fois réfléchis, des hommes de goût doués par surcroît de sens pratique. De nouveaux dirigeants ont surgi... Une élite active est apparue chez nous, que le marasme des choses de l'art avait jusqu'ici tenue à l'écart » (1).

(1) Radiomonde, 8 janvier 1944.

Les compositeurs, les écrivains sont entrés dans ce nouveau monde de plain-pied et sans se sentir déclassés. Peut-être l'instinct de l'évolution les guidait-il. Avec l'occasion de se produire, la radio leur fournissait de précieux moyens de développement. En se pliant aux nouvelles disciplines, ils se sont débarrassés d'un purisme menteur. Et ils ont acquis le métier, ce métier irremplaçable sans quoi le musicien, comme tout artiste, est condamné à s'étioler ou à devenir, de bonne heure, un routinier mécontent, un misanthrope.

Rien ne donne une idée des progrès de la radio comme une courte visite aux bureaux d'un directeur de programmes. Ce ne sont plus quelques pupitres dans une ou deux pièces exiguës, comme chez les anciens publicitaires. Il faut au « producteur » une véritable suite, des bureaux spacieux, comme à l'administration d'un journal. Il règne là, d'ailleurs, une vague atmosphère de salle de rédaction : hall d'entrée, échange téléphonique, tableau-horaire des programmes, banc des dactylos, service de la polycopie, de la lecture des sketches, bibliothèque, tables des scripteurs, bureau du trésorier, classeurs, affiches, etc.

Les sketches une fois acceptés, sont copiés sur des feuilles de format papier-ministre. On en tire autant de « textes » qu'il y aura d'acteurs ou d'ingénieurs de faction : bruiteurs, metteurs en ondes, chronométreurs, etc. Tout ce monde se réunit pour une première lecture. « Les interprètes essaient d'abord de *se mettre le texte en bouche,* comme nous disons en termes de métier. On fait alors le gros travail. On répète, on recommence, on martèle les mots, on crée les effets » (1). On passe ensuite au micro. Les bruiteurs superposent leurs trouvailles à la matière parlée et

(1) Marcelle Barthe, *La voix sans visage*, « Revue Dominicaine », janvier 1943.

les musiciens tendent, sur le fond de scène, leurs toiles sonores, leurs thèmes d'ambiance.

Le public ignore à peu près tout des différents stages d'une émission. Il y a des cas où un sketch d'une heure a demandé huit ou dix heures de patientes répétitions — le mot n'a jamais été si juste. Ceux qui s'imaginent que la tâche des artistes de la radio se borne à lire leur texte, à tour de rôle, souffrent de simplisme primaire. Certains effets synchrones nécessitent vingt, parfois trente reprises. Dans le cas présent, on le comprendra, il n'y a plus que l'oreille pour créer les illusions du théâtre. L'œil, si scénique, si aisé à servir, n'a plus aucune part d'utilisation.

Nous le savons autant que quiconque : tous les programmes ne sont pas agréables à entendre. Les harangues électorales, par exemple, ne changent pas de nature parce qu'elles se donnent à la radio. La propagande politique continue de s'y faire unilatérale, selon le parti — ou le parti pris ! — du monsieur qui pérore. Comment nier, cependant, que sur la scène internationale, nos postes français ne nous aient rendu service ? A la vérité, ils ont plus fait pour tordre le cou au canard du *French Patois* que toutes les brochures, les articles indignés et les voyages de bonne entente. Ces moyens, bons en soi, atteignaient trop rarement les vrais responsables. En tout cas, il n'est pas si désagréable que ça, de nos jours, d'entendre, aux émissions générales d'un réseau, un annonceur anglophone de Vancouver ou d'Halifax, s'exprimer en un français pour le moins conscient : « Icé Rédio Kén'eda !... » Jamais français cassé ne fut si doux à nos oreilles !

La radio est allée bien au delà dans ses tentatives de rapprochement mutuel. *Radiomonde* annonçait, il y a quelques mois (1), qu'on avait donné à Toronto, une demi-heure radio-

(1) Le 16 octobre 1943.

phonique consacrée au Père Jean de Brébeuf, émission dont tous « les animateurs et les artisans étaient des Anglo-Canadiens protestants et non des moindres... » Nous avons même relevé, dans la liste du personnel, le nom du pasteur anglican Linden Smith. Ce magnifique hommage coïncidait avec les cérémonies commémorant le martyre des missionnaires que l'Eglise de Rome a élevés sur les autels.

Quiconque se soucie de l'éducation du public admet que la radio actuelle compte des émissions de premier plan : *Nos collèges au micro, Le théâtre classique, L'heure dominicale, Le réveil rural, Préparons l'avenir, etc.* Il n'y a pas jusqu'au côté social qui n'en ait bénéficié. Ainsi, on l'a constaté, la radio a augmenté la vie de famille, ce à quoi une prédication zélée, mais forcément abstraite, s'employait sans beaucoup de résultats. Jeunes gens et jeunes filles restent plus volontiers auprès de leurs parents, s'ils ont la perspective d'écouter, en cours de soirée, un concert, une opérette ou un radio-roman.

L'intérêt créé par les « romans-feuilletons » sonores est inimaginable. Il faut avoir eu l'occasion de regarder les badauds s'entasser dans les salles, sur l'invitation des *réalisateurs,* à seules fins d'y voir des acteurs, non plus *jouer,* mais *lire* leurs pièces !... Entre les mains de praticiens sociaux sagaces et lettrés, le sketch radiophonique pourrait devenir une arme toute-puissante. Ce genre de communications avec la foule joint la magie des mots au pouvoir de persuasion de la musique et de ses rythmes. Les Allemands, paraît-il, ont trouvé là un appoint considérable à leur « bourrage des crânes ».

« J'ai assisté, il y a quelques années, écrit M. Arthur Laurendeau dans *l'Action Nationale* de janvier 1944, au récit que faisait un jésuite français d'un voyage d'observation en Allemagne. La

scène préparatoire à l'arrivée d'Hitler avait quelque chose d'irrésistible comme machination rythmique. Une foule immense était secouée, pendant une dizaine d'heures, par l'éclat des cuivres, par la masse sonore des fanfares militaires. A la fin, disait le Père, moi, Français, aussi hostile que possible à l'idéologie hitlérienne, je me sentais tellement porté, soulevé par le sentiment collectif que j'en subissais totalement le magnétisme... » Pour atteindre nous-mêmes des résultats similaires, il suffirait de pouvoir trouver quelque part autant de zèle à sauver nos valeurs sociales et démocratiques que les Nazis ont su en mettre à les dégrader systématiquement. Mais cela ne semble entrer dans la tête de personne !...

La radio s'est déjà assuré le concours de nos meilleurs écrivains et de nos journalistes les plus distingués. Elle leur a fait des loisirs jusqu'ici inconnus. Certains y trouvent leur gagne-pain. Ils peuvent se consacrer à des œuvres de longue haleine, une fois écrits quelques sketches hebdomadaires. Le travail radiophonique est, de fait, remarquablement rémunérateur. Si la radio, par certains côtés, est une espèce de journal parlé, ce journalisme-là est décidément plus reconnaissant que l'autre, et plus soucieux de la condition matérielle de ses bons serviteurs.

Enfin, la musique de scène a nettement bénéficié, comme expression, de l'avènement de la radiophonie. On s'en fera au moins une idée quand on saura, par exemple, que dans « Le Chant de Bernadette », l'organiste-improvisateur s'est entendu tout à coup ordonner par le *réalisateur :*

— Monsieur l'organiste, s'il vous plaît, à cet endroit-ci, vous avez vingt secondes pour exprimer le doute et la foi combinés !

— ! ! !

L'organiste a finalement pris son... clavier à deux mains et en est sorti convaincu que la musique peut exprimer des attitudes assez abstraites de l'âme et de la conscience.

* * *

On entend souvent formuler d'amers griefs contre les postes. Il se publie des accusations d'accaparement, de favoritisme pas toujours très propre, de rançonnement des artistes, ou encore du travail par équipes trop exclusives.

Enquête faite, les milieux de la radio ne sont ni meilleurs ni pires, ni en tout cas plus dangereux que d'autres. Le commérage est une arme facile aux mains des faibles et le jugement téméraire vient aisément à qui se croit lésé. Croyez-vous que ce soit une petite chose que d'administrer un poste de radio ? La statistique accorde à Radio-Canada 460 000 auditeurs « contribuables », et plus de 720 employés ! M. Augustin Frigon s'exprimait ainsi l'année dernière dans ses vœux du jour de l'an :

« Evidemment, vous nous avez souvent critiqués. Je vous avoue qu'il m'arrive fréquemment d'avoir les mêmes réactions, tant il est vrai qu'il faut faire des concessions aux goûts des autres. Il y a des gens à qui les nouvelles sportives apportent tout ce qu'ils espèrent de la radio. D'autres nous accablent de leurs commentaires indignés parce que nous prêtons nos moyens techniques à de telles insignifiances. Nous offrons de la belle musique classique. Aussitôt, des milliers de jeunes jambes frétillent d'impatience et demandent un tempo plus à la mode. Il nous faut, pour des raisons souvent complexes, contrôler certaines émissions politiques (cela s'est produit récemment à Winnipeg). Immédiatement des milliers de partisans deviennent furieux. Au-

rions-nous fait le contraire que la furie serait venue quand même. Je m'excuse de vous dire ces choses ! »

Pour ce qui est des pianistes, chanteurs, violonistes ou diseurs à embaucher, on comprendra l'inanité d'escompter satisfaire tout ce monde. La vanité, la prétention des gens est incommensurable. Le talent, lui, est plus rare. A Radio-Canada, on a fini par imaginer un système d'examens qui assure une certaine sélection. On constitue mensuellement un jury de professeurs de carrière, pris à l'extérieur, payés pour la circonstance. Ces examens se font à C. B. F., dans le bureau de M. J.-J. Gagnier et au moyen d'un appareil de radio très au point. Les candidats sont invisibles et inconnus. Durant toute une après-midi, dix-huit, vingt artistes présomptifs — plus souvent présomptueux — se succèdent au microphone. Le croirait-on ? Ce sont des puérilités et des horreurs qui se débitent là, dans une proportion décourageante. En dépit de ce fait, chaque candidat refusé deviendra un mécontent redoutable, qui avertira son député, lequel parfois interpellera à la Chambre.

Quant aux équipes et aux pièces à épisodes, le favoritisme apparent vient de ce qu'il faut réaliser un ensemble progressif. Il serait inconcevable et dangereux de changer un bon groupe d'acteurs pour le simple considérant de pouvoir de la sorte employer plus de monde. Un ensemble choral ne s'améliore-t-il pas à force de répétitions successives des mêmes choristes ? La formation d'une bonne troupe dramatique suit la même norme. Les lois de la perfection ne changent pas parce qu'il s'agit de micro. Nous croyons, pour notre part, que les véritables griefs à formuler contre la radiophonie sont d'une autre nature. Ceux-là ne sont pas dictés par l'intérêt individuel. Qu'on en juge par ce qui suit.

* * *

On trouve la radio partout, trop partout ! Elle est dans le taxi où vous vous réfugiez pour fuir le tumulte, dans le pullman que vous vous étiez accordé pour vous isoler, elle est au restaurant, elle est au foyer du théâtre classique, elle est même — grand Dieu ! — dans la salle de rédaction du journal où vous écrivez. Les réseaux se multiplient, s'entrecroisent, se juxtaposent, s'enchevêtrent, innombrables toiles d'araignées tendues partout, même aux lieux où l'on s'attendrait trouver du silence. Les victimes, ce sont le silence, la paix, la retraite, les loisirs. L'intellectuel qui veut réfléchir, méditer, produire, doit à toute force fuir quelque part. L'ermitage, la maison de banlieue, le chalet dans les Laurentides, ou même — comme Shostakovitch — la cabane de troncs d'arbres à l'orée du bois, deviendront de plus en plus nécessaires. Se retrouver seul, avec sa conscience psychologique, est devenu un souci de tous les instants.

Ancien boursier de la Province de Québec, à Paris, je revois souvent par la pensée, circuler dans la rue d'Assas, un très digne vieillard sur le passage duquel les badauds et les passants s'écartaient en saluant avec respect. C'était Branly, le découvreur du détecteur d'ondes qui a rendu la radio possible. Il paraît qu'un beau matin, des étudiants curieux demandèrent au célèbre savant français quel poste de radio il écoutait de préférence, parmi ceux de France. Tout de suite leur vint cette réponse spontanée :

— Mais aucun, mes amis, je n'en écoute aucun ! Même, si j'avais su qu'en découvrant cet appareil, j'allais multiplier, de par le monde, tant de *haut-parleurs* et de *gueuloirs,* je l'aurais détruit, m'entendez-vous, je l'aurais brisé sitôt découvert ! Imaginez un peu le temps que je vais avoir à passer en purgatoire

pour expier ça ! Même en ce bas monde, il n'y a plus moyen de s'isoler ni de travailler ! » Et l'illustre bonhomme de s'éloigner, l'air bougon.

Gouaillerie à part, il est certain que la radio fait perdre un temps précieux, qu'elle constitue un écueil sérieux à l'avancement de maints intellectuels. Le sentiment n'a pas changé là-dessus, après vingt ans de perfectionnements pratiques. Léon Brillouin, directeur général de la radiodiffusion en France, présentement professeur à Providence, à New York et à notre Ecole polytechnique de Montréal, vient d'exprimer les mêmes réserves dans une causerie à Radio-Canada :

« Je souhaiterais que ces plaisirs nouveaux ne soient pas uniquement des distractions. N'oublions pas, dans l'ivresse de nos découvertes, la sagesse des anciens... De temps en temps, aussi souvent que possible, fermez votre radio, prenez un livre, lisez et réfléchissez. Rien ne peut remplacer la méditation et la lecture des œuvres antiques » (1).

En somme, pour les Branly comme pour les Brillouin, la radio a beau avoir agrémenté notre vie, il ne s'ensuit pas qu'il faille, pour autant, abdiquer jusqu'à notre moi. Comme autrefois, et si possible davantage, le devoir nous reste de penser. Penser, réfléchir, connaître, c'est encore et toujours la suprême prérogative du cher animal hasardeux que le bon Dieu avait créé raisonnable.

Eugène Lapierre

---

(1) *Radiomonde*, le 8 janvier 1944.

# Directives pratiques

## Notes de théologie pastorale

---

*Peut-on éviter le purgatoire ?*

Révérend Père,

Il y a plusieurs semaines, j'écoutais un programme où il était question de l'Extrême-Onction et des avantages spirituels et temporels qu'il y a à la recevoir avant la mort. Le sujet m'intéresse au plus haut point, d'abord parce que je ne suis plus jeune et puis parce que, vous entendant, je faisais, avec surprise, la réflexion que tous ces enseignements étaient absolument les mêmes que ceux qui m'avaient été donnés aux leçons de catéchisme dans mon enfance. Mais avec les années, j'ai tellement entendu de sermons nous assurant que nous ne pouvions éviter le purgatoire à moins d'une pureté angélique, ou de la contrition parfaite. Mais voilà : les saints, les grands saints seuls peuvent avoir la contrition parfaite. Il faut donc se résigner au long stage en purgatoire, et pour de pauvres vivants comme moi, c'est une sombre perspective.

Au sermon du dernier jour des morts, l'on nous a dit : «Tous tant que nous sommes ici, nous aurons des années de purgatoire à faire, peut-être cent, mille ans ». Ça donne la frayeur, ça rend un peu morose en dépit de la meilleure volonté et de la confiance immense au Cœur de Jésus.

Je vous demande pardon d'être si longue. Mais les bonnes paroles du R. Père Dugré sur la contrition, les explications sur l'Extrême-Onction, me font désirer ardemment les mêmes explications et davantage si vous le voulez bien. Ma mémoire me sert très mal à présent.

Je vous remercie maintenant et peut-être un jour au Ciel. Naturellement je ne m'imagine pas, par pure faveur, pouvoir

éviter le purgatoire, mais en relisant dans le « Messager du Sacré-Cœur » l'article du R. Père Dugré sur la contrition, j'ai plus de courage et d'espoir de pouvoir m'aider. J'ai aussi lu « Madame Brault, sa vie ». Conclusion : qu'il est plus que difficile d'éviter le purgatoire !

Respectueusement vôtre,

*Madame X.*

Madame,

Vous nous demandez en somme si nous devons craindre le purgatoire. Eh ! bien, le purgatoire a été allumé par la justice de Dieu sans doute, mais beaucoup plus par sa bonté. Et devons-nous craindre ce qui nous vient de la bonté de Dieu ?

Vous dites que vous ne voyez pas comment le purgatoire vient de la bonté de Dieu ? L'ordre de la Providence est que nous préparions notre éternité sur cette terre. Et ce n'est dû qu'à notre propre faute si, à l'heure de notre mort, nous ne sommes pas prêts. Si donc Dieu nous donne une chance de nous purifier après notre mort, cela ne peut venir que de sa divine bonté. Nous ne devons pas penser au purgatoire comme à un dur supplice à subir, mais comme à une bonté de notre Dieu préparée avec amour.

Sans doute le purgatoire sera pénible, mais cela n'est pas dû à une prétendue dureté de Dieu. Cela est la conséquence de la nature de notre âme et de l'état où elle peut se trouver après la mort.

Vous êtes aussi préoccupée par le nombre de ceux qui vont au purgatoire et de ceux qui n'y vont pas. Et votre préoccupation est due au fait que vous espérez vaguement partir de ces nombres pour estimer votre sort futur.

Voici quelques données sûres. Il est bien certain, il est même de foi, que l'Eglise a la puissance de préparer ses enfants à paraître sans tache devant Dieu à l'heure de leur mort et donc à entrer au ciel immédiatement.

Les moyens dont l'Eglise dispose à cette fin sont les sacrements et les indulgences. Les sacrements les plus précieux pour cet effet précis sont les sacrements de Pénitence, d'Eucharistie et d'Extrême-Onction. Nous ne parlerons que de ce dernier puisque c'est à son sujet que vous nous interrogez.

L'effet premier du sacrement d'Extrême-Onction c'est de prémunir l'âme du moribond contre les périls spéciaux, contre les tentations, qui peuvent l'assaillir à ce moment suprême. Le propre du sacrement d'Extrême-Onction, c'est donc de prévenir des péchés futurs.

Mais ce sacrement est aussi efficace pour effacer les peines dues aux péchés passés. Et, assisté des indulgences que l'Eglise a concédées en grand nombre aux mourants, il peut rendre l'âme toute pure... pourvu que celle-ci n'y mette aucun obstacle. Ce que nous ne savons jamais.

D'autre part la pratique de l'Eglise depuis très longtemps marque que cette sainte mère craint pour tous ses enfants. Pour tous ceux en effet qui sont morts après l'usage de la raison, elle prend le deuil et elle adresse à Dieu des prières pour leurs péchés. Aucun n'est excepté, ni papes, ni évêques, ni même ceux dont la sainteté a été la plus éclatante. C'est donc qu'elle estime que tous sont exposés à aller au purgatoire.

Peut-on en savoir plus ? — L'Eglise ne nous en dit pas davantage. Et seules les révélations privées peuvent nous renseigner. En toute hypothèse celles-ci ne peuvent être qu'objet d'opinion et non de foi. Lorsque ces révélations privées se trouvent dans les œuvres des saints et que l'Eglise leur a marqué de la considération — tel est le cas des révélations de sainte Catherine de Gênes — nous pouvons fonder sur elles des opinions raisonnables.

Mais tel n'est pas le cas des écrits de Mme Brault. Certaines dispositions prises par l'autorité diocésaine de Montréal nous permettent de l'affirmer sans crainte.

Au sujet du dernier sermon du jour des morts, permettez-nous de vous dire que les sermons sont destinés à tous, mais à

personne en particulier. Cette remarque est importante surtout pour les sermons qui ne visent pas tant à instruire qu'à provoquer des actes. Dans ce cas ceux qui les entendent doivent tenir grand compte de leurs propres dispositions.

En conclusion, nous nous permettons de vous conseiller de songer plus souvent à la divine bonté de Dieu, et de vous abandonner sans crainte entre ses mains.

*Père X.*

* * *

*Y a-t-il un « Index » prohibant l'audition de certaines œuvres musicales ?*

Mon révérend Père,

Auriez-vous la bonté de me dire quelle doit être l'attitude d'un catholique à l'égard de certaines pièces musicales, très belles, mais d'une inspiration païenne ?

Un catholique a-t-il le droit d'écouter et d'admirer pour leur valeur artistique des œuvres comme « Le sacre du printemps » de Stravinsky ou les symphonies de Shostakovitch ? Y a-t-il un « index » pour la musique comme pour la littérature ?

*Monsieur X.*

Monsieur,

Votre question est très pertinente. Elle traduit une belle délicatesse de conscience. Voyons le cas.

Il faut avant tout distinguer deux aspects fort différents : le côté *subjectif* et le côté *objectif*.

Pour telle personne, un morceau, disons le « Menuet » de Paderewski, pourra représenter le sommet de la distinction et du bon ton (Sa maîtresse de musique, religieuse très grave, ne le joue-t-elle pas avec un talent consommé ?) Et pourtant, pour telle autre personne, le même morceau sera un rappel d'une scène immorale déroulée au rythme de cette mélodie.

Autre cas : la musique de valse provoque chez divers individus le repos, la rêverie, la mollesse ou... l'ennui.

En raison donc du tempérament, des dispositions natives et acquises, de l'éducation ou des expériences personnelles, une musique donnée peut être mauvaise et moralement défendue comme occasion plus ou moins prochaine de péché. Ce, par motif de prudence individuelle. Aucune loi morale ne saurait universellement prohiber l'usage de la hache, sous le prétexte qu'un assassin pourrait l'utiliser pour raccourcir un citoyen honnête et paisible. De même on ne saurait condamner la musique parce qu'un quelconque monsieur y « sent une inspiration toute païenne et matérialiste ».

De la sorte, la musique, ou du moins telle pièce de musique, peut être mauvaise pour certains individus, sans être nécessairement nocive de sa nature.

Mais passons à l'aspect objectif. Existe-t-il une musique moralement mauvaise *en elle-même,* comme par exemple peuvent l'être en littérature certains romans par trop pimentés ? Et, de ce chef, en pourrait-on dresser la liste, l'« index » ?

Sous-distinguons si vous le voulez bien, *moralité externe* et *moralité interne* en musique. Par moralité externe, j'entends la moralité (ou l'immoralité) acquise à la musique par quelque chose qui lui est étrangère en tant que musique. Vous pensez ici à l'opéra, à la cantate, au chant sous toutes ses formes ; au ballet, à la valse, à la danse en toutes ses variétés.

Par exemple, le passage du libretto de Blau-Milliet-Hartmann pour le « Werther » de Massenet : « Lorsque l'enfant revient... » est un sophisme blasphématoire, et le pathétique de la

musique se trouve à le renforcer d'un charme nouveau. Il est clair que la même mélodie, entendue par quiconque ignore cet extrait ne saurait en traduire l'infernale justification du suicide.

C'est que la musique d'opéra, liée dans l'opéra à la littérature en épouse le vrai et le faux, le bon et le mauvais.

Même remarque pour la danse, bien qu'à un degré moindre. Car vrai et faux ne sont plus ici au premier plan, aucun jugement n'y étant exprimé. Cependant les costumes, attitudes, lignes, couleurs, etc... peuvent y être coordonnés dans le but de déterminer chez le spectateur (et plus encore chez l'exécutant) certains mouvements passionnels bons ou mauvais. La musique ici est dans cet ensemble, solidaire du reste, et revêt sa moralité. Non seulement elle ne saurait justifier aucun « risqué », mais elle en tire sa qualité.

Avançons un peu plus : telle musique est si liée aux paroles ou aux sentiments, que jouer la mélodie, c'est *ipso facto* les évoquer. Les exemples seraient multiples. Prenons le « Dies Iræ ». Berlioz voulant nous suggérer l'au-delà du tombeau, en fait sonner les mesures au 5e mouvement de sa « Symphonie Fantastique ». De même pour la « Marseillaise » évoquant la France impériale dans « 1812 » de Tchaïkovsky, et révolutionnaire dans « Charlotte Corday » de Benoît. Et ainsi de suite, sans omettre l'« Internationale ». Il est clair qu'étant inséparable de ses paroles, cette musique traîne toujours la même moralité qu'auraient ces paroles, ici ou là.

Un dernier pas maintenant. Que dire de la musique à *programme* ? — Vous savez que cette musique consiste à traduire exclusivement en musique une sorte de sketch appelé programme racontant n'importe quoi, depuis la légende la plus féerique jusqu'aux réalités les plus grivoises. Vous parlez du « Sacre du Printemps ». Retenons l'exemple. C'est l'apothéose d'une théogonie, de la mythologie russe dite primitive. Il est sûr que c'est là du faux (Mais qui donc y croira ? Ni vous, ni moi). Mais cette fausseté entache-t-elle la musique ? Non, car la musique inter-

prête à sa façon et selon son mode. Dégagée de tout autre élément étranger que cette signification, sa moralité sera solidaire du signifié dans la mesure même où elle l'exprimera, autrement dit, elle aura d'autant plus de ressemblance (moralité incluse) avec lui qu'elle sera plus représentative de lui.

Mais étant exclusivement musique, nous allons voir tout de suite ce qu'elle ne peut pas *dire*.

Passons donc à la moralité *interne* de la musique.

Notons que sa moralité ne peut être celle de la littérature, qui, à l'aide de phrases, peut traduire des vérités ou des faussetés. Qui donc parlera d'un jugement en do ou d'un raisonnement en si bémol ?

Notons de plus que la moralité de la musique ne peut être celle des arts visuels, tels que la sculpture, l'architecture, la peinture, etc... Car les lignes, couleurs, formes peuvent mouvoir l'imagination et la sensibilité par l'évocation précise de personnes ou d'objets bien déterminés. Néanmoins, même la « Galerie de Peintures » de Moussorgsky est impuissante à *visualiser* même imaginairement des formes déterminées. Et si le « programme » ou une « fantasia » quelconque en précise les contours, la responsabilité en est aux mots et au dessin, attendu qu'une interprétation fort différente n'eût pas trahi la musique plus que cela.

C'est que la musique a sa technique et ses ressources propres. Elle est un art plus spirituel que les autres, n'étant lié à d'autre élément matériel qu'au son et à l'instrument apte à le produire. Une symphonie peut être sinistre, comme le 6e de Tchaïkovsky, nul ne peut autrement qu'en la jouant nous dire son mode d'être sinistre. Cela ne se définit pas plus que cela ne se comprend, cela se sent. Sentiment (non sensation, si vous m'entendez bien) unique.

« Inspiration toute païenne et matérialiste » ? Pour ma part, on ne le voit que sur le programme. Et je vous le donne en mille : quiconque ignore le programme de la Symphonie de « Pétrograd » (elle s'appelle de fait : « Symphonie de Léningrad »), ne

pourra, l'entendît-il cent fois, vous dresser le schéma de Szostakowitcz. Et pour prouver que cette pièce (je garde votre exemple) fut solidaire de son programme, il faudrait en arriver à pouvoir faire l'équivalence d'une ligne mélodique avec une proposition déterminée et prouver qu'un changement (dans le rythme, la tonalité, le timbre ou la hauteur) eût abouti à un sens différent. Autrement dit, il faudrait supposer possible un répertoire (sorte de dictionnaire) de mélodies, l'une disant telle chose à l'exclusion du reste.

C'est invraisemblable ? — Que voulez-vous, la musique est ainsi : elle rend un état d'âme indécomposable comme un organisme, un mouvement aussi continu qu'une vie. Elle répugne à une analyse juste. Elle est ni bien ni mal, elle est non-morale (vous diriez amorale).

Autrement dit, elle revêtira toujours la moralité d'autre chose, finalité volontaire dans l'ordre subjectif, ou finalité d'une œuvre où elle est objectivement incorporée.

Dans l'ordre abstrait, en tant que musique, elle n'est ni bonne ni mauvaise, et donc non-morale.

Telle est notre réponse à la question que vous souleviez. Nous osons croire qu'elle saura vous satisfaire.

Veuillez agréer, cher Monsieur, avec l'assurance de notre entier dévouement, celle de notre profond respect.

Vôtre en Notre-Seigneur et saint Dominique,

*Père X.*

---

# Le sens des faits

*La destruction des monuments italiens est-elle nécessaire ?* (1)

Il est peut-être inutile d'insister et peut-être même est-ce très ennuyeux : il serait certainement bon de pouvoir garder son sang-froid, mais encore n'en suis-je pas sûr, parce que cela commence aussi à devenir un peu agaçant de voir que, dans la presse, toute la question de la destruction de l'Italie se ramène au seul problème de savoir comment on apaisera l'opinion catholique. J'ai toujours dit qu'il n'y a pas besoin de se soucier à tout bout de champ de l'opinion catholique. Depuis deux semaines je discute la question de la sauvegarde des monuments italiens, comme si je n'étais pas un catholique, écrivant dans une revue catholique. J'ai dit que les édifices d'Italie étaient importants pour la civilisation, en eux-mêmes, comme édifices, et qu'au contraire dans la mesure où on est catholique, dans cette même mesure exactement les édifices, comme édifices, ont moins d'importance. Tout au long des siècles les catholiques ont démoli leurs propres édifices pour en bâtir de nouveaux. Quelquefois ils bâtissaient un bel édifice là où il y en avait un vilain, quelquefois ils faisaient le contraire. Depuis le temps où ils ont jeté bas les temples de Pæstum pour bâtir Amalfi, depuis le temps où ils ont ravagé le Colisée et tout ce qu'il y avait à Rome pour bâtir leurs églises, les catholiques ont été sans égards pour les édifices. Ils ne se soucient pas des monuments comme tels. Cela précisément s'ils sont de très merveilleux catholiques, s'ils « savent »... Car les monuments, les églises, les statues, les vitraux, les fresques, les mosaïques, la forme basilicale constituent un « aide-mémoire ». Et dans la mesure où un catholique « sait » la réponse il n'a pas besoin d'un aide-mémoire. Il peut placer sa requête devant Dieu sans lui présenter les grandes flèches gothiques, la dentelle de Milan, les dômes de Venise, la coupole de St-Pierre et à la lumière de la chandelle, les chambres des catacombes — et les anges en tourbillon du Gésu. Il peut présenter ses morts à Dieu, sans les graffiti creusés dans le mur au-dessus de la tombe, sans le chevalier et sa femme gisant sur le tombeau de marbre...

(1) Traduction par le R. P. M.-A. Couturier, O. P., d'un article paru dans « The Commonweal » du 3 mars 1944.

Les édifices d'Italie ne sont pas un *aide-mémoire* pour Dieu, mais pour nous. C'est le passé qui nous est rendu présent par les vestiges grâce auxquels nous pouvons le connaître. Ce sont les Etrusques, les Grecs, les Romains, les siècles de ces peuples disparus et les dix-neuf siècles de chrétiens disparus aussi, qui nous ont laissé ces preuves qu'ils ont vécu. Ces vestiges sont-ils de quelque importance — ou ne le sont-ils pas ?

M. C. L. Sulzberger, dans le *New York Times* les décrit comme des « monuments ecclésiastiques qui, selon les paroles des G. I., pullulent littéralement en Italie ». Et il nous sort un lieutenant-colonel catholique qui déclare : « Laissez seulement les *boys* catholiques de l'artillerie tirer sur les monastères, et je crois qu'ils feront le travail aussi bien que n'importe qui. Naturellement. C'est ce que nous disions l'autre semaine. Nous disions que « les monastères » serviraient inévitablement de cibles ; que les « monuments ecclésiastiques » seraient d'inévitables cibles. Il est bien difficile de ne pas perdre son sang-froid devant cette stupide assimilation de tout ce que le passé nous a laissé en Italie avec ce qu'on nomme « propriété de l'Eglise ». Les journaux sont pleins de l'argument que les catholiques doivent supporter une perte qu'ils seraient seuls à éprouver. Il est très difficile d'entendre dire cela sans ressentir quelque mépris pour ceux qui le disent. Sans prévoir le mépris avec lequel les générations futures accueilleront de pareilles déclarations. Je ne parle pas de ce que diront les Italiens ou de ce que diront les touristes quand ils se promèneront à nouveau parmi les ruines italiennes, ou de ce que diront les Européens. Je pense à l'accusation de frivolité que l'on portera contre nous tous, si nous ne débattons pas cette question sur son véritable terrain. Quand Princeton recommencera à enseigner quelque chose, quand Harvard aura à nouveau quelques étudiants, on dira ici, en Amérique, que toutes ces bêtises sur le lieutenant-colonel et les artilleurs catholiques n'étaient guère au point... Il nous sera demandé à tous : « Avez-vous mesuré la perte que serait pour la civilisation cette campagne italienne ? Nous ne nous soucions pas de savoir si vous avez réussi à apaiser l'opinion catholique. Nous ne nous intéressons pas à ce que vous disiez aux catholiques ni à ce qu'ils vous disaient. Nous voulons savoir ce que le peuple américain disait à son gouvernement au moment où ce gouvernement avait à décider si l'on combattrait ou non les Allemands sur toute

l'étendue de l'Italie, si l'on fixerait ou non une limite à la campagne d'Italie, si l'on suivrait ou non les Allemands partout où ils choisiraient de combattre. Nous savons que cette décision devait être prise en dernière analyse d'après la stratégie d'ensemble de la guerre. Nous savons que le peuple américain ne pouvait pas être juge de la stratégie. Nous savons que toute discussion sur les destructions locales ne pouvait qu'être absurde. Partout où il devait y avoir combat, les édifices n'avaient qu'à disparaître. Nous savons cela. Mais nous voulons aussi savoir si les Américains se sont jamais demandé si la stratégie d'ensemble de la guerre exigerait la destruction de l'Italie. Nous voulons savoir s'ils ont jamais regardé quelques pas devant eux, s'ils ont demandé à leur gouvernement de regarder à quelques pas devant lui. Quand Cassino fut détruit, se sont-ils enquis d'Assise? Ont-ils dit : « Si nous y allons, Assise sera détruit : sommes-nous obligés d'y aller ? » Nous ne demandons pas au gouvernement d'immobiliser le front italien. Nous ne demandons pas que l'on perde la guerre afin de sauver des « édifices ecclésiastiques ». Nous ne demandons pas que des vies soient sacrifiées pour sauver « des monastères ». Nous ne nous opposons pas à la stratégie encore qu'il y ait bien des gens pour penser que la stratégie se trompe. Nous demandons si certains monuments, identifiables, et dont nous savons qu'ils sont précieux pour tout homme civilisé, ont été sérieusement jugés à leur valeur avant que les stratèges n'aient décidé de combattre sur toute la longueur de la péninsule et ainsi de détruire ces monuments. Personne ne répond.

C. G. Paulding

*Projection*

**Ni héros ni traîtres**

Ce que je vais noter au sujet de l'*Histoire du Christ* de Papini, joint à quelques autres réserves de la critique au temps de la publication, 1923, ne saurait diminuer l'éclat ni restreindre l'influence de ce grand livre. Rien à part l'Evangile de plus tonifiant que cette lecture, surtout en fin de carême, quand les plaies du Sauveur saignent en plus large abondance sur le monde, quand la Croix paraît se détacher de son socle pour se rapprocher de chacun d'entre nous et devenir la croix de notre chemin. Les puissants commentaires de l'auteur, son don d'évocation historique, ce rendu expressif et juteux

que n'altère en rien la traduction française de Paul-Henri Michel, voilà qui dérange l'apathie due à l'accoutumance, en exaltant l'admiration des fidèles pour le Christ de la Passion. Supérieure à celle de Mauriac, de quelque point de vue qu'on les considère, c'est bien la Vie qui convenait à notre époque.

Mais tandis que Mauriac semble trop tabler sur son expérience de romancier psychologique, Papini se souvient trop souvent qu'il est né pamphlétaire. Ses pages d'une gravité si tendue sur l'embaumement et la sépulture du Christ sont ni plus ni moins gâchées par une attaque bête contre Joseph d'Arimathie et son compagnon Nicodème. Ce sont des ralliés de la dernière heure, mais sans eux, la dépouille du Maître eût roulé à la fosse commune, les corps des suppliciés ne pouvant rester en croix le jour du sabbat. Il fallait se hâter, obtenir l'autorisation requise, faire face à toute démarche, y compris les achats de linges et de parfums, puis exécuter la tâche à la nuit tombante. Le biographe s'en émeut, mais pas de la façon qu'on pense. Lui n'est pas pressé. Assis devant sa table, café et cigarettes à portée de la main, il ordonne et précipite le galop des verbes sonores et des épithètes enragées. Des deux synédrites, il en veut surtout à Joseph d'Arimathie, ce « lièvre en toge » qui pourtant avait fait enregistrer sa dissidence à l'assemblée du matin. « La grotte était ouverte et n'avait qu'un *loculus*, car elle était construite depuis peu et n'avait pas encore servi. Joseph d'Arimathie, qui n'avait pas su donner abri au Christ vivant, en l'une de ses nombreuses maisons, lui cédait, maintenant que s'affaiblissait la fureur du monde, l'obscure habitation creusée dans le roc pour sa future charogne ». Il faudrait, tandis que j'y pense, une loi pour empêcher les rétheurs d'argumenter avec leur salive.

Papini reproche à ses deux victimes, nommément choisies parmi tant d'autres, « amis avortés » du prophète mort, leur fuite antérieure, au moment du péril, leur générosité fictive et leur zèle à retardement.

Je ne sache pas que tout danger fût disparu. Saint Marc prend la peine de souligner le caractère osé de cette démarche d'un notable de la ville et du Conseil auprès du Procurateur : *audacter introivit ad Pilatum*. Pour cette tâche funèbre qui leur tenait à cœur, les deux amis, de même que les saintes Femmes, auxquelles le biographe a rendu justice, pouvaient appréhender

la violence des gardes ou le retour offensif des bourreaux. Ils ne céderont à personne le privilège de la descente de croix, du transfert à la Grotte, des soins corporels à l'auguste Victime et de sa déposition en lieu sûr et décent. Ce tombeau à l'écart des promiscuités choquantes, Joseph d'Arimathie l'avait fait édifier pour lui-même et sa famille. Que vienne à mourir de nos jours, et radicalement pauvre, un homme de bien, un sauveur local, et qu'un adepte, un riche citoyen se charge des frais funèbres et lui cède son « terrain », on vantera sa munificence en proclamant qu'il a bien mérité de l'Amitié. Ni héros ni traîtres, deux hommes ont fait ce qu'ils devaient faire quand il n'y avait plus rien d'autre chose à envisager. Pour ce qui regarde le passé, ce prétendu refus d'un asile au Christ vivant, encore une de ces parties romancées chères aux historiens du jour, et qui serait de bonne guerre, si elle avait le moindre caractère de vraisemblance.

Mais le débat, ou plutôt le mystère, déborde les cas concrets. Giovanni Papini le sait mieux que moi et sa fureur s'étend à tous les disciples de Jésus qui, à cause des Juifs, *propter metum Judæorum,* restèrent cachés dans leur demeure pendant le procès et l'exécution. Où est la suite ardente des convertis, des miraculés, des porteurs de palmes ? L'auteur eût souhaité une révolution, et nous aussi. Matériellement impossible, elle eût empêché la révolution mystique du Sauveur et porté échec aux divins oracles. *Oportet impleri Scripturam.* Papini, qui raffole de plaider, n'avait qu'à reprendre son argument de tout à l'heure à propos du Mystère de Judas. « Si Jésus n'avait pas été vendu, quelque chose aurait manqué à la parfaite ignominie de l'expiation ; s'il avait été payé cher, trois cents sicles au lieu de trente, avec de l'or et non de l'argent, l'ignominie aurait été diminuée, de peu, mais diminuée. Il était écrit, de toute éternité, qu'il serait acheté, acheté à vil prix, mais de toutes façons à prix d'argent ». Il n'y avait qu'à transposer cet éloquent paragraphe. Si le Christ, en apparence abandonné du Père, avait subi la carence de la masse, et non pas celle de ses plus chers disciples, il aurait manqué quelque chose à son sort de suprême déréliction.

Encore une fois, cette décevante attitude de Papini ne saurait faire oublier l'œuvre de l'écrivain, surtout la Prière finale et les chapitres de grande allure sur Abba, Père, Enfant Prodigue et le Juif Errant.

Criticus

# L'esprit des livres

*Religion, morale, pédagogie*

Abbé Apollinaire Gingras — « Jours de parole ». Beauceville, Imprimerie de *L'Eclaireur,* 1942. 19 cm. 182 pp.

Ceux qui s'attendraient à trouver ici une solide et vivante prédication doctrinale, alimentée par un riche fonds scripturaire et théologique, en seront certainement pour leur écôt. C'est plutôt la voix d'un pasteur et d'un père dévoué qui faisait passer dans ses instructions tout son profond amour du bon Dieu. L'efficacité de la parole du curé Gingras venait de son âme et de sa vie plus que du contenu de ses sermons. C'est pourquoi nous rendons hommage à sa mémoire. Mais l'idéal demeure l'étude diligente et continue de Dieu sous l'effet de son amour pour produire encore plus de charité divine.

*Albert Lacroix*

R. P. G. Desbuquois, S. J. — « Dans le mystère... l'Espérance ». Montréal, Granger, 1943. 19.5 cm. 256 pp.

Un composé très vivant d'une psychologie morale accordée à nos besoins, à nos déficiences présentes, et d'une théologie scripturaire qui précise lumineusement les grandeurs de notre espérance chrétienne. En chaque chapitre, l'auteur commente ces grandeurs avec les enseignements et par l'exemple de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

*Claude Clément*

Jacques Rivière — « A la trace de Dieu ». Montréal, Valiquette, 1943. 19 cm. 352 pp.

Ce serait naïveté que de reprendre ici l'analyse ou l'éloge de ce livre célèbre. Mais nos lecteurs seront heureux de savoir que l'éditeur Bernard Valiquette a bien voulu continuer à le mettre à la disposition du public canadien.

*Claude Clément*

Françis Jammes — « Dieu, l'âme et le sentiment ». Montréal, Editions Variétés, 1943. 19 cm. 136 pp.

Un mince et gracieux florilège des principales œuvres du bonhomme d'Hasparren. Sympathique et convaincant.

*Claude Clément*

Semaines Sociales du Canada, XXe session : Valleyfield, 1943 — « La Tempérance, règle de vie ». Montréal, Ecole Sociale Populaire, 1943. 24.5 cm. 222 pp.

C'est tout le champ de la vertu cardinale de tempérance qui est ici couvert. Je n'ose ajouter : « et creusé », car certains travaux présentés à Valleyfield sont vraiment de par trop superficiels. Mais on y trouve aussi plusieurs exposés solides autant que lucides. Laïcs et prêtres seront heureux d'en profiter.

*Albert Lacroix*

R. P. Gérard PETIT, C. S. C. — « L'homme contemporain et le problème moral ». Montréal, Editions Fides, 1943. 20.5 cm. 636 pp.

Un résumé copieux, exhaustif, de même allure que celui sur « L'homme contemporain et le problème social » recensé dans la R. D. de juillet-août 1943, p. 63, sous la signature du R. P. A. Papillon, O. P. Compendium solide, massif même. Style encore trop alambiqué.

*André Diotte*

Paul CLAUDEL et alii — « Les Juifs ». Montréal, Editions de l'Arbre, 1943. 19.5 cm. 340 pp.

Malgré les inconvénients d'une collaboration trop fragmentée et, aussi, vraiment trop inégale, ces trois cents pages contiennent un des meilleurs résumés que nous possédions sur la question si délicate et irritante du judaïsme. Cela ne veut pas dire que soient incontestables toutes les vues proposées ici ; mais toutes répondent à un effort sincère et sérieux pour considérer la place et le rôle d'Israël dans notre société.

*Jacques Boileau*

Maurice DONNAY et alii — « La femme et sa mission ». Montréal, Editions de l'Arbre, 1943. 19 cm. 278 pp.

Une utile mais inégale symbiose. Entrée en matière par M. Maurice Donnay (pp. 1-17) et conclusion par Daniel-Rops (pp. 253-274). Entre ces deux études viennent se ranger celles du Dr Pierre Merle sur *La nature féminine* (pp. 18-64), de M. Pierre-Henri Simon sur *Eve parmi nous* (pp. 65-133), de Mme Yvonne Estienne sur *L'offrande de la femme* (pp. 134-164), et du R. P. Benoît Lavaud sur *La Femme dans le plan divin* (pp. 165-252). Ce dernier exposé, qui est le plus élaboré, est aussi le mieux étoffé du recueil.

*Albert Lacroix*

Monique Levallet-Montal — « Pour les vingt ans de Colette ». Montréal, Granger, 1943. 19 cm. 288 pp.

Ayant moi-même signalé dans le R. D. (septembre 1941, p. 110) l'exceptionnelle valeur de ce livre de Mme Levallet-Montal, je ne reprendrai ici la description ni de son contenu ni de ses mérites. Puissent toutes les mamans canadiennes ouvrir et surtout suivre ce recueil de conseils pratiques mais non techniques. Il leur sera un guide précieux et les aidera de suggestions autorisées d'une expérience très concrète dans leur tâche quotidienne. Je ne saurais trop recommander ce livre, aussi vivant et vécu qu'il est agréable à lire.

*A. Papillon, O. P.*

Vérine — « Délivrez-les du mal ». Montréal, Editions Variétés, 1943. 19 cm. 276 pp.

Un peu beaucoup lyrique, mais utile et bienfaisant.

*André Diotte*

Alberte Langlais-Campagna — « Effigies ». Montréal, Editions de l'Institut Familial, 1943. 16 cm. 96 pp.

La même — « Vie ». Montréal, Editions de l'Institut Familial, 1943. 16 cm. 104 pp.

1. — L'éducation de l'épouse et de la mère doit précéder celle des enfants. Dans ce livret d'une présentation soignée, aérée, illustré d'images qui prolongent le texte, l'auteur des *Petits Poèmes Domestiques* trace des conseils fondés sur l'expérience, imprégnés d'idéal chrétien, où la critique n'est jamais purement négative. Il ne sera jamais trop utile de poser en toute clarté les données du problème familial et de convaincre les femmes canadiennes de ce qu'elles doivent et peuvent faire.

2. — Sous le titre de *Vie*, Mme Langlais-Campagna s'exerce à contempler « ce qui est de Dieu et ce qui est de la Mère », comme chantait Claudel. Les mamans trouveront ici des enseignements riches d'expérience, plus traditionnels que personnels.

*André Diotte*

Abbé Ernest Dimnet — « L'art de penser ». Montréal, Granger, 1943. 19 cm. 284 pp.

Voici un petit traité dont la réputation est établie, et bien à raison. Lucide et fervent, il éclairera non seulement la tête mais toute l'âme de celui qui saura le lire en profondeur. Aussi convient-il de remercier la Librairie Granger d'avoir voulu le mettre à la disposition des jeunes du Canada français.

*Jacques Boileau*

Dr Alexis CARREL — « L'homme, cet inconnu ». Montréal, Granger, 1943. 19.5 cm. 400 pp.

Encore un ouvrage dont il serait vain de recommencer ici la description. La Maison Granger a eu l'heureuse inspiration de combler la demande que le public de langue française d'Amérique du Nord continuait à faire de ce maître livre.

*Albert Lacroix*

Abbé J.-O. MAURICE — « Causeries pédagogiques ». Montréal, Imprimerie de Lamirande, 1943. 23 cm. 536 pp.

M. l'abbé Maurice a bien fait de répondre favorablement aux invitations on ne peut plus pertinentes et autorisées qu'il avait reçues de publier les travaux et recherches de pédagogie qui furent l'apostolat de toute une vie. Sans doute l'auteur n'avait pu bénéficier des progrès techniques accomplis en ces derniers quinze ans ni de la formation psychologique spécialisée et très poussée aujourd'hui offerte à ceux qui veulent se consacrer à la pédagogie. Il reste que l'information de l'auteur est abondante ; qu'elle est généralement solide. Il reste aussi que ce n'est point mince mérite d'avoir réuni et résumé, sans les déformer, autant de notions, de problèmes et de principes de solutions.

*Claude Clément*

Francis HEKKING — « Réflexions sur la Mécanique Administrative ». New York, Editions de la Maison Française, 1943. 19.5 cm. 304 pp.

Etude importante, pesante même, dans son détail comme dans son ensemble, sur le fonctionnement de la machine administrative.

*André Diotte*

## *Histoire, biographies*

Gustave COHEN — « La grande clarté du Moyen Age ». New York, Editions de la Maison Française, 1943. 18.5 cm. 226 pp.

Le titre dépasse la cimaise réelle de l'ouvrage. L'auteur présente du *biais* par lui adopté une explication agréable, si elle n'est point pleinement convaincante (pp. 15-16). Chose certaine, le fait de « s'appuyer sur la littérature et l'art » permettait à M. Cohen de demeurer dans des domaines où il s'est essayé, depuis des années, à faire sa marque.

On se rappelle le leitmotiv des historiens du dix-neuvième siècle et des commencements du nôtre : « Le moyen âge était fini ; l'aube des temps nouveaux se levait ; une espérance passait sur le monde ». Battue en brèche par les meilleurs travaux récents sur l'histoire des sciences, des

lettres et de la philosophie, cette conception nous paraît maintenant périmée. Le beau livre de M. Cohen nous en apporte une preuve nouvelle. C'est une simple esquisse, mais fort suggestive, et appuyée sur une documentation solide. Le grand public qui lira ces deux cents pages en sortira convaincu que la vraie Renaissance, c'est aux douzième-treizième siècles qu'il faut la placer, et en terre française.

*Albert Lacroix*

Henri Focillon — « Moyen Age, Survivances et Réveils ». Montréal, Valiquette, 1943. 24.5 cm. 208 pp.

Florilège posthume de onze études d'art et d'histoire du moyen âge par le célèbre maître français. Les articles rassemblés dans le présent volume conservent tous — et chacun dans sa quasi totalité — le caractère de verdict définitif sur tel ou tel point qu'ils présentaient au moment de leur parution. Les admirables qualités de Focillon y apparaissent dans leur plénitude. Une ou deux fois, les convictions rationalistes de l'auteur l'ont desservi dans ses jugements.

*Albert Lacroix*

Georges Goyau — « Les origines religieuses du Canada ». Montréal, Granger, 1943. 19 cm. 304 pp.

Réimpression canadienne qui reproduit la « nouvelle édition mise à jour » par l'auteur en 1934. Nos lecteurs connaissent la valeur de cet ouvrage. Goyau n'avance rien sans l'étayer d'arguments, de citations. Il joint à l'intéressant le solide.

*Claude Clément*

Abbé B. Poirier — « Histoire de la Chevalerie de Colomb ». Montréal, Valiquette, 1943. 23.5 cm. 80 pp.

Simple raccourci, sans aucune prétention documentaire. C'est dommage, car dans le nombre même limité de pages dont il disposait, M. l'abbé Jean-Bonaventure Poirier aurait pu indiquer toutes les références aux sources consultées, et appuyer sur l'adaptation lente, laborieuse, mais en somme réussie de cet idéal irlando-américain à des groupements canadiens-français.

*Yves Filfe*

Marguerite Bourcet — « Le Duc et la Duchesse d'Alençon ». Montréal, Editions Variétés, 1943. 19 cm. 368 pp.

Sur deux grandes âmes chrétiennes, une étude aussi perspicace et attachante qu'elle est sérieusement documentée.

*Serge Houle*

R. F. Antoine BERNARD, C. S. V. — « Vie du P. Champagneur ». Montréal, 5199, rue St-Dominique, 1943. 20.5 cm. 160 pp.

Il faut savoir gré au Frère Bernard d'avoir remis en lumière une belle figure de « spirituel » et de réalisateur. Nous attendons avec joie la biographie complète dont ces pages tracent une esquisse attirante.

*Albert Lacroix*

R. P. Henri MORISSEAU, O. M. I. — « Le P. Arthur Paquette, O. M. I. ». Ottawa, Editions de l'Université, 1943. 19.5 cm. 218 pp.

Biographie dont la lecture est agréable et instructive. L'auteur y trace avec une affection toute fraternelle les humbles et difficiles débuts d'une vocation oblate puis ses magnifiques accroissements non pas tant devant les hommes que devant notre Père des cieux.

*Maurice-H. Cusson*

Abbé Omer ENGLEBERT — « Vie et Conversion d'Eve Lavallière ». Ottawa-Montréal, Editions du Lévrier, 1943. 19 cm. 352 pp.

M. Englebert a été le premier à dresser une biographie d'Eve Lavallière qui soit conforme aux lois de la recherche critique. Mais n'allez pas croire que vous trouverez ici une étude austère et barbelée. Non, le neveu du curé Pecquet, tout en sachant s'adapter au genre de travail qu'il choisit, ne perd jamais son humour ni ses qualités littéraires. Lisez et faites lire cette étude bien documentée, habilement conduite, et au style on ne peut plus attrayant.

*Yves Filfe*

Joseph KESSEL — « Mermoz ». Montréal, Editions Variétés, 1943. 20.5 cm. 276 pp.

Lors de la parution de ce livre à Paris en 1938, un brave chanoine méridional, M. Prosper Testas, de la Métropole d'Albi, partit en guerre contre lui dans la *Revue Apologétique*. « On nous a changé notre Mermoz », protestait ce bouillant censeur et recenseur ! Au fait, Kessel n'avait pas *changé* Jean Mermoz ; seulement il le décrivait selon sa réalité directe et plénière, non plus selon l'image idéalisée que certains cercles catholiques avaient tracée du célèbre aviateur. Bien qu'évitant tout trait déplacé, l'auteur ne s'est pas cru dispensé de dire ce qui a été. En toute conscience d'historien, il ne pouvait faire autrement. Mais trop d'indices viennent trahir cette idée que les héros peuvent prendre avec la morale beaucoup de libertés interdites aux simples mortels, et que les *débordements* de Mermoz, réaction de son austérité en cours de service aérien, n'altéraient

en rien la pureté de son âme. Thèse qui n'est certes plus une nouveauté, mais qui demeure toujours une erreur.

*Albert Lacroix*

Jacques Chastenet — « William Pitt ». Montréal, Editions Beauchemin, 1943. 18.5 cm. 352 pp.

A travers les péripéties de cette existence remplie, M. Jacques Chastenet recompose, très vivante, l'authentique physionomie de Pitt, combative, ambitieuse, tenace et fière comme l'Angleterre qui ne s'abandonne jamais.

*Yves Filfe*

Jean Schlumberger — « Jalons ». Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1943. 20 cm. 208 pp.

Cinq articles d'avant-guerre (pp. 11-78) puis trente et une chroniques des années 1940-1941. L'ensemble laisse paraître une grande noblesse d'âme, un désir de propreté morale et de loyauté. Aucune croyance positive intégralement acceptée. L'auteur semble vouloir camper ses positions entre une vague religiosité protestante et la vraie foi chrétienne.

*Claude Clément*

André Maurois — « Mémoires ». New York, Editions de la Maison Française, 1943. I : « Les années d'apprentissage ». 18.5 cm. 310 pp. II : « Les années de travail ». 18.5 cm. 312 pp.

Ces *Mémoires* prouvent une fois de plus la maîtrise littéraire de M. Emile Herzog. On y trouvera nombre de descriptions nettes, sobres, enlevées en quelques touches. On peut y déguster ces formules bien frappées, où aime à cristalliser une pensée longuement méditée. Et que dire de ce don de faire revivre les hommes avec leur aspect physique, le ton de leur voix, leurs gestes familiers ?

Mais si nous voulons maintenant dépasser le verbiage et pénétrer jusqu'à l'âme du mémorialiste, que découvrirons-nous ? Ce fils d'israélites alsaciens est un membre de la société bourgeoise et un industriel. Ayant subi cette double formation, il ne pourra, devenu ensuite écrivain, se perdre dans les sables à la suite d'un Gide. Herzog devenu Maurois va tenter de bâtir. Mais quel sera le but final de cette action ? Il n'y en a pas. De tous les points des *Mémoires* monte un hymne à l'action humaine, mais à une action limitée, aux déploiements bornés, sans lendemain parce que se heurtant à la mort : rien qui puisse ressembler à l'absolu.

*Jacques Boileau*

Henri BÉRAUD — « Qu'as-tu fait de ta jeunesse ? ». Montréal, Editions Variétés, 1943. 19.5 cm. 232 pp.

Mémoires d'un journaliste, aujourd'hui *collaborationiste,* jadis disecteur cruel de telle ou telle dictature en Europe. Si le style a du mouvement, de la couleur, le fond est quelconque.

*Serge Houle*

## *Documentaires*

René RISTELHUEBER — « Mission française ». Montréal, Editions Variétés, 1943. 19 cm. 228 pp.

Il serait oiseux d'entreprendre ici l'analyse de ce livre dont nos lecteurs ont eu l'avantage d'obtenir la majeure partie en primeur. Dans un style que j'appellerai *photographique* faute de savoir désigner mieux l'impression de vision directe qu'il nous apporte, M. Ristelhueber résume sa vie de diplomate qui a été vraiment une noble et grande « mission ». Il se dégage de ce recueil de fortes leçons d'histoire avec une admirable expérience humaine. Les lecteurs de la R. D. ne me reprocheront pas d'avoir surtout rappelé que ce livre était singulièrement celui d'un vrai Français et d'un parfait chrétien.

*Albert Lacroix*

Emil LUDWIG — « La Méditerranée ». New York, Editions de la Maison Française, 1943. 2 vol. 20 cm. 352 et 336 pp.

Ce gros ouvrage n'ajoutera rien à la gloire de son auteur. L'information historique s'y avère trop souvent déficiente. Nombre de jugements erronés ou bizarres. Mais on pourra y repérer plus d'un tableau réussi et beaucoup de notations typiques dans la manière qui a fait le succès de l'écrivain.

*André Diotte*

John GUNTHER — « L'Amérique latine ». Traduit de l'anglais par Albert Pascal. Montréal, Editions de l'Arbre, 1943. 20.5 cm. 554 pp.

Parti journaliste pour l'Amérique latine, M. John Gunther en est revenu historien. Ce fut son illusion et c'est la tare de son gros livre. Quand il n'est que reporter, l'auteur est vivant, direct, agréable. Des qualités requises à l'historien, il n'en possède pas lourd.

*André Diotte*

Jean-Gérard Fleury — « La Ligne ». Montréal, Editions de l'Arbre, 1943. 20 cm. 288 pp.

Le même — « Sud Amérique ». New York, Editions de la Maison Française, 1943. 18.5 cm. 280 pp.

1. — On a bien fait de réimprimer les *souvenirs* de Fleury sur Mermoz, Guillaumet, Saint-Exupéry et leurs compagnons d'épopée. Un peu lourd, trop compact pour avoir voulu être trop complet, le livre du journaliste parisien aujourd'hui émigré aux Etats-Unis raconte avec intérêt cette immense aventure d'une grandeur épique.

2. — M. Jean-Gérard Fleury n'est certes pas une autorité scientifique, mais, outre que ses reportages sont très goûtés du grand public, il excelle à noter en termes évocateurs ses impressions de voyages et à nous livrer, presque sans y penser, un bon résumé des connaissances présentement acquises.

*Claude Clément*

Lorna Lindsley — « War is People ». Toronto, Thomas Allen, 1943. 20 cm. XII-274 pp.

Promenade originale d'une Américaine qui vécut sur place les quatre derniers mois de la guerre civile espagnole, puis s'en fut en Palestine au plus fort de la réaction arabe contre les menées sionistes, pour finir en France peu avant le déclanchement de la guerre actuelle. Après l'armistice de juin 1940, Mrs. Lindsley préféra laisser Perpignan pour Paris. Elle dut quitter la capitale, avec le reste de la colonie américaine, en 1941.

Les opinions de la brave dame demanderaient à être plus solidement étayées. Mais le style est personnel, brusque, imagé.

*André Diotte*

Quentin J. Reynolds — « Dress rehearsal; the story of Dieppe ». Toronto, Macmillan, 1943. 20 cm. 280 pp.

L'auteur se tenait tout près du Général Roberts lors de l'attaque dieppoise. Il partage l'intimité de tous les grands chefs militaires, anglais et canadiens, qui ont pris part de près ou de loin à l'entreprise du 19 août 1942. Il était informé des projets les plus secrets et il sera tenu au courant de toutes les velléités de réalisation du « second front ». Bref, la devise de Q. J. Reynolds semble être : rien de trop grand pour moi. Le devoir de la critique est de lui tendre un miroir.

Pour le reste, le but — très louable — de l'auteur paraît avoir été de défendre l'opportunité de la descente opérée à Dieppe contre les acerbes critiques émises au Parlement canadien par des députés de langue anglaise.

*André Diotte*

D. BARLONE — « French officer's diary ». Translated by L. V. Cass. Toronto, Macmillan, 1943. 20 cm. 160 pp.

Je ne sache pas que le texte original du capitaine de réserve D. Barlone ait jamais été livré à l'impression. Ce *journal* couvre la période 23 août 1939-1er octobre 1940. On y trouvera un émouvant récit de la retraite de Dunkerque. L'auteur fut un des premiers à se rallier au mouvement gaulliste. La préface du Général Legentilhomme lui en rend un juste hommage.

*Regis McNeely*

Eve CURIE — « Journey among warriors ». Toronto, McClelland and Stewart, 1943. 21 cm. 502 pp.

Départ de New York au début de novembre 1941. Voyageant par avion, Mademoiselle Curie a visité successivement l'Afrique du Nord, l'Egypte, le Liban, l'Iraq, la Perse, la Russie, l'Inde et la Chine, pour rentrer aux Etats-Unis en avril 1942. Les pages sur l'ambiance russe sont les meilleures de ces notations toujours intéressantes si elles s'avèrent parfois superficielles.

*Regis McNeely*

## *Histoire littéraire*

Jean GIRAUDOUX — « Littérature ». Montréal, Editions Variétés, 1943. 19 cm. 272 pp.

Vingt-trois études du grand critique français qui vient de mourir. Il me paraît impossible de rendre justice à ces richesses sinon en conseillant leur direct inventaire.

*André Diotte*

André MAUROIS — « Etudes littéraires. I ». New York, Editions de la Maison Française, 1943. 18.5 cm. 256 pp.

Ce premier volume « étudie » Valéry, Gide, Proust, Bergson, Claudel et Péguy. Ces six textes furent d'abord des conférences prononcées pendant les séjours de l'auteur en Amérique du Nord comme professeur de littérature ou conférencier de *L'Alliance française*. Est-il besoin de souligner que leur style est chatoyant ? Mais il faudra chercher ailleurs le mot profond qui ouvre l'âme d'un Péguy, d'un Bergson, d'un Claudel.

*Yves Filfe*

Louis Allard — « Esquisses parisiennes en des temps heureux ». Montréal, Editions Variétés, 1943. 19 cm. 344 pp.

Ces *temps heureux* sont les années 1830-1848, sous le règne de Louis-Philippe. Epoque « heureuse » parce que l'auteur a décidé de n'en décrire que les aspects heureux. M. Allard a bien reconstitué avec ses caractéristiques les plus pittoresques la période dont il retrace les ambitions littéraires ou financières, les goûts de luxe, l'activité journalistique. Une foule de renseignements exacts, précis, puisés aux sources et loyalement élaborés.

*Albert Lacroix*

Pierre Brisson — « Molière, sa vie dans ses œuvres ». Montréal, Editions Variétés, 1943. 20.5 cm. 320 pp.

Première impression : rien de nouveau dans cet ouvrage, on savait tout cela depuis longtemps. Le livre parcouru en entier et fermé, on s'aperçoit que nul autre n'aurait pu le rédiger, qu'il y fallait la familiarité et la science étudiée de chaque ligne de chacune des œuvres de Molière. Par son volontaire effacement, par son art de découvrir, de pénétrer et de grouper les indices recueillis, M. Brisson nous aura donné l'introduction la meilleure à la lecture et à l'amitié de Molière.

*Albert Lacroix*

Léon Daudet — « Mes idées esthétiques ». Montréal, Editions Variétés, 1943. 19 cm. 276 pp.

Une moisson de souvenirs où se manifestent les caractéristiques bien connues de Léon Daudet : la vigueur du récit, une verve étonnante, la souplesse d'une langue tour à tour délicate et triviale.

*Yves Filfe*

Marcel Raymond — « Le Jeu retrouvé ». Montréal, Editions de l'Arbre, 1943. 20.5 cm. 242 pp.

Sur Jacques Copeau, sa troupe et son œuvre, sur les Pitoëff, Baty, Dullin, Jouvet, Chancerel, Ghéon et Cohen, M. Marcel Raymond réunit en ce beau volume des études où le talent, l'originalité et l'information précise se rencontrent dans la plus heureuse fusion. Ecrites avec soin et présentées avec érudition, ces pages font honneur à leur auteur et au Canada français. On les lira avec joie et profit.

Je me dois de noter que l'admiration légitime de M. Raymond pour l'œuvre de Ghéon (surtout pp. 157-172) gagnerait sans doute à adopter une expression moins béate.

*Albert Lacroix*

## *Romans, contes*

Georges DUHAMEL — « Chronique des Pasquier ». 10 vol. 19 cm. I : « Le notaire du Hâvre », 232 pp. II : « Le jardin des bêtes sauvages », 240 pp. III : « Vue de la terre promise », 248 pp. IV : « La nuit de la Saint-Jean », 224 pp. V : « Le désert de Bièvres », 272 pp. VI : « Les maîtres ». VII : « Cécile parmi nous », 288 pp. VIII : « Le combat contre les ombres », 296 pp. Ces huit volumes aux Editions Variétés, 1942 et 1943. IX : « Suzanne et les jeunes hommes », 288 pp. X : « La passion de Joseph Pasquier », 292 pp. Ces deux derniers volumes aux Editions de l'Arbre, 1942 et 1943.

Deux de nos maisons d'édition montréalaises se sont partagé la réimpression de l'œuvre célèbre de Duhamel. Nous les en remercions, tout en remémorant à nos lecteurs la fine et pénétrante étude de M. Marcel Raymond : *Le style de Georges Duhamel,* publiée en octobre dernier, dans la R. D., pp. 145-155, et dont le contenu dépasse amplement la promesse du titre.

*Serge Houle*

François MAURIAC — « Les chemins de la mer ». Montréal, Editions Variétés, 1943. 19 cm. 268 pp.

Réimpression du roman connu, publié à Paris en 1939. Les fervents de Mauriac y retrouveront cette création mouvante, misérable et tourmentée où l'écrivain met aux prises, en d'inextricables circuits, les forces du bien et du mal. Mais ici, sur un fond de toile qui reste sombre, très sombre parfois, l'auteur a tracé les silhouettes moins troublantes de Rose Révolou et de Pierre Costadot. Parmi les filets d'eau que sont les pauvres vies humaines, deux ont trouvé le seul vrai *chemin de la mer* !

*Serge Houle*

Jules ROMAINS — « Les hommes de Bonne Volonté. XXII : Les travaux et les joies ». New York, Editions de la Maison Française, 1943. 18.5 cm. 340 pp.

Le célèbre roman-fleuve poursuit son cours déjà très étendu. Une fois de plus, on admirera ici le talent de l'auteur. Comme j'ai eu l'occasion de le signaler, nul mieux que J. Romains ne sait se retrouver au milieu de ses nombreux personnages, prendre chacun d'eux et nous faire assister, soit à une conversation importante, soit au déroulement intérieur des pensées, images, sentiments, sensations qui traversent cette conscience.

Ai-je besoin de rappeler que tout de l'homme est envisagé dans ce volume de Jules Romains, le meilleur comme le pire, et qu'il se rencontre

parfois, ici ou là, des passages qui pour certains pourraient être une cause de scandale.

Les pages 325-334 renferment l'index des tomes XXI et XXII.

*André Diotte*

Raymond Radiguet — « Le diable au corps ». Montréal, Valiquette, 1943. 19 cm. 242 pp.

On pourra louer et surlouer Raymond Radiguet, voir en lui un « gant du ciel », lui reconnaître un sens aigu de l'observation, les dons de l'analyse, etc., la vérité, c'est que cette histoire de gamin vicieux avant l'âge doit imposer d'abord la méfiance.

*Albert Lacroix*

François Hertel — « Le beau risque ». Montréal, Editions Fides, 1943. 19 cm. 160 pp.

L'auteur affiche que voici l'*édition définitive* de son roman. C'est dommage, car François Hertel aurait pu bâtir vraiment son livre, terminer et consolider la construction seulement ébauchée dans le texte original. Du moins, on pourra goûter le don que possède l'auteur d'évoquer un état d'âme à travers les sites géographiques ou les souvenirs historiques. On appréciera aussi l'acuité de ses notations fragmentaires.

*Albert Lacroix*

Henri Beaupray — « Jours de folie ». Québec, Librairie de l'Action Catholique, 1943. 18 cm. 216 pp.

Un joli roman, qui, pour faire appel à des situations et à des personnages employés — le marchand obtus ne connaissant que son commerce à développer, le plus jeune fils secouant le joug avec une frénésie plus que juvénile, son frère aîné sournois, rusé et tenace — n'en offre pas moins une certaine originalité. Psychologique d'abord, car les caractères ne sont pas sans relief, et certains traits bien québécois, diverses anecdotes mettent en pleine lumière chacun des protagonistes. Puis l'intrigue est bien menée, encore que ce dénouement du « mouton noir » de la famille conduit de force à l'asile d'aliénés soit un topo déjà exploité bien des fois. L'ensemble marque un progrès sur *Les beaux jours viendront* (cf. R. D., décembre 1942, pp. 314-315).

*Albert Lacroix*

André Maurois — « Toujours l'inattendu arrive ». New York, Editions de la Maison Française, 1943. 19 cm. 304 pp.

Vingt et un « contes et nouvelles » où Maurois montre vingt et une fois de plus qu'il a du talent et qu'il est brillant. Mais l'illustre académi-

cien croit, le même nombre de fois, qu'il nous a restitué un être humain quand il a monté des gestes, des couleurs et des paroles...

*Yves Filfe*

Franklin D. McDOWELL — « La route de Champlain ». Traduit de l'anglais par Georges Panneton. Québec, Editions Louis-A. Bélisle, 1943. 20.5 cm. XX-492 pp.

Evocation romancée de ces années du dix-septième siècle où les terribles incursions des Six Nations et du Peuple de la Grande Maison achevaient d'écraser la Huronie. Le ministère et le martyre des missionnaires jésuites nous sont dépeints en des pages non seulement intéressantes mais vraiment saisissantes. Dommage que l'auteur ait cru opportun de reprendre le vieux topo que ces apôtres héroïques étaient des agents de la Cour de France. Quant à l'intrigue amoureuse dont Arakwa est le centre, elle n'a pas de quoi emballer le lecteur.

*Jacques Boileau*

Jérôme et Jean THARAUD — « Contes de la Vierge ». Montréal, Editions Variétés, 1943. 19 cm. 250 pp.

La R. D. n'a pas la prétention de présenter ce livre à ses lecteurs. Elle veut seulement remercier les Editions Variétés de l'avoir réimprimé pour la plus grande joie de tous ceux qui voudront l'ouvrir. Et nous-mêmes qui l'avons déjà lu et goûté, nous reviendrons volontiers à ces évocations pittoresques ou touchantes du vieux passé chrétien. Les auteurs ont voulu rendre sensibles à nos yeux la tendresse de la Sainte Vierge pour toutes nos misères humaines, y compris la plus grave, le péché. Sous des formes variées, Marie s'y fait toujours l'avocate des chrétiens de la terre, leur maternelle médiatrice.

Admirablement écrit, ce recueil charmera et conduira à la Vierge bien des pèlerins.

*Albert Lacroix*

Berthelot BRUNET — « Le Mariage blanc d'Armandine ». Montréal, Editions de l'Arbre, 1943, 18.5 cm. 210 pp.

Berthelot Brunet, qui mûrit sa moisson sans oublier qu'il fut un enfant, passe avec une souveraine aisance de l'essai critique au conte de mœurs. Après *Chacun sa Vie,* ce livre de « critiques » à nul autre pareil, publié en 1942, voici à la fin de 1943, *Le Mariage blanc d'Armandine* et autres contes pour adultes. Je dis *pour adultes* pour la seule raison que de pareils contes, aussi cruels que ceux de Villiers l'Isle-Adam, plaisent peu aux enfants.

Confusément peut-être nous espérions cette incursion au royaume du conte. Elle vient confirmer une conviction déjà ancienne que Berthelot est avant tout un conteur-né. Quoi qu'il écrive, et son invraisemblable érudition lui donne droit d'écrire à peu près de tout, l'auteur de *Chacun sa vie*

ne se départit jamais de cette verve endiablée qui est l'apanage du conteur de grande lignée.

Dans le négligé plus apparent que réel du conte de Brunet, il y a fourmillement de qualités : réalisme, verve, esprit, humour, ironie, fantaisie. Ce qui dans l'essai ou l'article de fond nous faisait l'effet de la dissolution se range ici d'une façon étonnante. Les violences qu'il plaît à Berthelot d'infliger à notre rhumatisante logique, sinon à la syntaxe française (et qui mettent plus d'un lecteur à la torture), me paraissent ici singulièrement atténuées. Elles n'ont pas un instant gâté mon plaisir. Serait-ce en raison de la liberté que le genre permet à cette imagination foisonnante ? Aux esprits soucieux de justice qui s'étaient laissés rebuter par le « désordre matinal » de *Chacun sa vie,* je conseille vivement d'essayer *Le Mariage blanc d'Armandine.* Ils ne le regretteront pas et cela les rapprochera peut-être de façon décisive d'un écrivain qui mérite incontestablement notre attention, pour ne pas dire davantage. Je serais très étonné s'ils ne prenaient pas à chacun de ces contes le plus vif intérêt. Mais l'auteur m'en voudra-t-il de les avertir que le premier, celui qui donne au volume son titre, n'est peut-être pas le meilleur, bien qu'il ne soit pas mauvais du tout. Berthelot me dirait, comme le peintre de Guy de Maupassant, « mais le plus drôle de cette histoire, c'est qu'elle est vraie », que je n'en serais pas étonné. Il reste toutefois qu'elle est singulièrement invraisemblable. L'intérêt n'y gagnerait-t-il pas, si nous pouvions entrevoir quelque chose d'humain sous le carton-pierre de Ferdinand et la chaste ossature d'Armandine ? Je trouve plus de crédibilité à Florestine et à la famille Godin. Figures inoubliables nées d'une clairvoyance et d'une touche cruelles !

Malgré la bonhomie dont il nous gratifie habituellement, peu d'écrivains ont mis plus d'impitoyable acharnement à démasquer les formes les plus hypocrites de la vileté humaine depuis le nationalisme jusqu'à la bigoterie. Mais, si cruelle qu'elle soit dans sa clairvoyance, l'ironie de Berthelot Brunet, cette ironie qu'il ne se prive pas à l'occasion d'exercer contre lui-même, n'est jamais méchante et orgueilleuse. Comme Janus, il a plus de deux yeux, et pendant qu'il dépiste le ridicule des vices humains, il ne perd jamais de vue l'infinie miséricorde de Dieu.

*Gabriel-M. Lussier, O. P.*

## *Poésie*

Guy Sylvestre — « Anthologie de la Poésie canadienne d'expression française ». Montréal, Editions Valiquette, 1942. 23 cm. 133 pp.

Cette nouvelle anthologie n'est pas comme celle de Jules Fournier une *Anthologie des Poètes canadiens,* mais bien une *Anthologie de la poésie canadienne d'expression française.* Si, dans une note préliminaire, M. Sylvestre souligne lui-même cette distinction, c'est qu'elle a son impor-

tance. Anthologie non de poètes, mais de poésie ? Cela voudrait-il dire que le pauvre Jules Fournier, cherchant surtout à être complet, s'est plutôt appliqué à n'oublier aucun des faiseurs de vers canadiens, tandis que M. Sylvestre sourcier incomparable, aura réussi à choisir dans le rayon qui s'allonge de nos poètes, ce qu'il y a de pur poétiquement, ce qu'il y a, en un mot, de poésie ? Il semble bien que ce soit cela.

Ce modeste dessein, M. Sylvestre ne manque pas de l'atteindre en partie. On doit le louer de nous avoir épargné la lecture d'un certain nombre de poètes et de vers trop soigneusement recueillis par Fournier, qui ne manquait pourtant pas de malice et de discernement. Mais ce présupposé d'épuration ou d'allégement, M. Sylvestre ne le pousse pas encore aussi loin que l'exigerait son objectif. Malgré tout le respect que m'inspirent ces chansons du passé, je cherche en vain ce qu'il y a de poésie dans les vers d'*O Canada, mon pays, mes amours,* et dans ceux d'*Un Canadien errant*. La consécration populaire infuse-t-elle la poésie à d'honnêtes devoirs de classe ?

On pourrait à la rigueur justifier la présence des pièces élues de Crémazie, de Fréchette, de Chapman, de Poisson, bien qu'il n'y ait là qu'éloquence et rhétorique plus ou moins ronflante. Pour ma part, c'est d'Alfred Garneau que j'aimerais à dater l'éveil de notre littérature à la poésie. Ensuite viennent Nérée Beauchemin et Nelligan qui auraient mérité d'occuper un peu plus d'espace dans cette anthologie. Quant aux poètes nouveaux, ceux que ne connut pas Fournier, depuis Rosaire Dion et Alfred Desrochers jusqu'à Anne Hébert et Pierre Baillargeon, pour autant que je connaisse la matière, je trouve assez judicieux le choix auquel on s'est arrêté parmi leurs œuvres. Je m'étonne seulement que M. Sylvestre, après en avoir mesuré la grandeur (je le croyais du moins), n'ait pas fait à Saint-Denys Garneau un sort au moins égal à celui d'Alfred Desrochers. Ce n'est d'ailleurs pas avec des poèmes comme *La Boucherie* et *City-Hotel* que ce dernier nous introduit le plus au royaume du silence. Dans cette direction de la virtuosité et de l'artifice, nous avons Hérédia et Leconte de Lisle trop présents à l'esprit pour nous émerveiller des réussites d'Alfred Desrochers. De plus, si Charbonneau, Chopin, Léveillé et Brien n'ont rien de mieux que cela à produire, il eût été préférable de les ignorer complètement.

En ouvrant *Anthologie de la poésie canadienne d'expression française* (*expression* veut ici dire *langue :* pour les non-initiés), le lecteur se heurte à une longue introduction du jeune et brillant anthologiste. C'est une étude qui se divise en deux parties sensiblement égales en longueur et dont la première traite de la poésie en général, tandis que la seconde nous informe de la poésie canadienne en particulier. Dans une synthèse qui ne manque pas d'intérêt, M. Sylvestre nous fait part de ses lectures et de ses réflexions sur la nature de la poésie et nous avons le plaisir encore une fois d'admirer la générale division des poètes en *verticaux* et en *horizontaux*. Il fallait se garder de rejeter cette trouvaille avant d'en avoir épuisé toute la vertu. Dans la seconde partie, la partie consacrée à la poésie canadienne, M. Sylvestre, comme un comédien à qui le souffleur fait tout à coup défaut,

n'a plus le même bonheur que dans la première. Plus il avance, plus il perd pied, et la fresque hardie qu'il semblait nous annoncer nous fait à la fin l'effet d'un fruit aussi vert que tavelé. Pour réussir ce tableau, il eût fallu une maturité et une patience que M. Sylvestre ne semble pas avoir encore. Voyez vous-même avec quelle originalité, quelle pénétration et quelle grâce, il résume en un seul alinéa toute l'histoire de notre poésie. « Après avoir débuté, écrit-il, par le classicisme formaliste du XVIIIe siècle français, dont Crémazie fut le premier à sortir, notre poésie fut donc d'abord un triomphe du romantisme éloquent à la Hugo avec Fréchette et Chapman, au moment où Garneau et Lemay ciselaient doucement des scènes champêtres et de doux pastels. Et puis Nérée Beauchemin fut le premier à donner une poésie du terroir qui satisfit assez aux exigences de l'art, pendant que Gill et Charbonneau perpétuaient un romantisme discutable. Lozeau nous ramenait la simplicité et la sobriété, tandis que Dreux inventait de caressantes musiques comme venait de le faire Nelligan, qui se révéla cependant le plus souvent un symboliste somptueux au mysticisme rêveur. Ce fut ensuite le triomphe du Parnasse avec Morin, Chopin et Dion, supplanté bientôt par le néo-romantisme de Choquette et de Medjé Vézina. Blanche Lamontagne ne parvint pas à faire de ses poèmes gaspésiens des œuvres d'intérêt universel, mais Desrochers et Marchand ont affirmé la possibilité de rejoindre l'universel dans le particulier. Discret et gracieux chez Jovette Bernier, le symbolisme s'*avère* (c'est moi qui souligne) d'abord bizarre et original chez Delahaye, puis chez Hertel. Saint-Denys Garneau manifeste les affinités secrètes du symbolisme et d'une forme nouvelle de classicisme en introduisant dans notre poésie l'enfance et le mystère. La *grande poésie philosophique* (qu'est-ce que ça ?), encore inexistante chez nous, pourrait bien trouver son *témoin* dans le tout jeune Gilles Hénault de la *Roue*, quoique Rina Lasnier et Georges Buguet aient parfois été des poètes cosmiques d'une belle plénitude ». Ouf ! Pour ceux qui savent lire, cette trop longue citation se passe de commentaire. Elle prouve une fois de plus que la hâte de produire et l'indulgence envers soi-même peuvent être funestes même à qui a, comme M. Sylvestre, beaucoup de talent.

*Gabriel-M. Lussier, O. P.*

Paul Verlaine — « Œuvres. II : Romances sans paroles. Sagesse ». Montréal, Valiquette, 1943. 20.5 cm. 146 pp.

Elégante édition canadienne. Ce volume deuxième est celui où nous trouvons le Verlaine pécheur, qui s'était enivré d'alcool et saoulé de luxure, devenu le pénitent qui n'a plus qu'à demi conscience de sa honte et, libéré, reprend son vol vers l'azur. Vous y relirez *Sagesse*, cette suite sans égale : « Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer... », et la « chanson bien douce, frisson d'eau sur de la mousse ».

*Albert Lacroix*

---

# LES RECENSIONS DU MOIS...

| | |
|---|---|
| Dans le mystère... l'Espérance, *par le R. Père G. Desbuquois, S. J.* | $0.75 |
| A la trace de Dieu, *par Jacques Rivière* | 1.50 |
| Dieu, l'âme et le sentiment, *par Francis Jammes* | 0.60 |
| « La Tempérance », Semaine sociale du Canada, 1943 | 1.50 |
| L'homme contemporain et le problème moral, *par G. Petit* | 2.00 |
| Les Juifs, *par Paul Claudel et alii* | 1.50 |
| La femme et sa mission, *par Maurice Donnay et alii* | 1.50 |
| Pour les 20 ans de Colette, *par M. Levallet-Montal* | 1.25 |
| Délivrez-les du mal, *par Vérine* | 1.25 |
| L'art de penser, *par E. Dimnet* | 1.25 |
| Causeries pédagogiques, *par l'abbé J.-O. Maurice* | 2.50 |
| La grande clarté du Moyen Age, *par Gustave Cohen* | 1.25 |
| Moyen Age, Survivances et Réveils, *par H. Focillon* | 1.50 |
| Les origines religieuses du Canada, *par Georges Goyau* | 1.25 |
| Le Duc et la Duchesse d'Alençon, *par Marguerite Bourcet* | 1.50 |
| Vie et conversion d'Eve Lavallière, *par Omer Englebert* | 1.25 |
| Mermoz, *par J. Kessel* | 1.50 |
| Mémoires, *par André Maurois* (2 volumes) | 3.00 |
| Qu'as-tu fait de ta jeunesse, *par H. Béraud* | 1.25 |
| Mission française, *par R. Ristelhueber* | 1.25 |
| La Méditerranée, *par Emil Ludwig*, (2 volumes) | 4.00 |
| L'Amérique latine, *par John Gunther* | 3.00 |
| Sud Amérique, *par S. Fleury* | 1.50 |
| Littérature, *par J. Giraudoux* | 1.25 |
| Esquisses parisiennes, *par Louis Allard* | 1.25 |
| Molière, sa vie dans ses œuvres, *par P. Brisson* | 1.50 |
| Mes idées esthétiques, *par Léon Daudet* | 1.25 |
| Le jeu retrouvé, *par M. Raymond* | 1.50 |
| Chronique des Pasquier, *par G. Duhamel*, (10 vol.) chacun | 1.25 |
| Les chemins de la mer, *par François Mauriac* | 1.25 |
| Le diable au corps, *par R. Radiguet* | 1.25 |
| Le beau risque, *par F. Hertel* | 0.75 |
| Contes de la Vierge, *par J. et J. Tharaud* | 1.25 |
| Romances sans paroles. Sagesse, *par Paul Verlaine* | 1.00 |
| La musique intérieure, *par Charles Maurras* | 1.25 |
| La quête de joie, *par Patrice de la Tour du Pin* | 0.60 |
| Orient, *par Pius Servien* | 0.60 |
| Le Crève-Cœur, *par Louis Aragon* | 0.60 |
| Coups d'œil sur les arts en Nouvelle-France, *par G. Morisset* | 1.00 |
| Vie et Effigies, *par A. Langlais-Campagna* (2 volumes) | 1.60 |
| Le mariage blanc d'Armandine, *par Berthelot Brunet* | 1.00 |
| Jalons, *par J. Schlumberger* | 1.25 |
| William Pitt, *par J. Chastenet* | 1.50 |

*En vente à :*

## LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, Av. N.-D. de GRÂCE
Tél. EL. 4677
MONTRÉAL

95, Avenue EMPRESS
Tél. 2-7363
OTTAWA

Tél. CRescent 4137

**MAISON JOSEPH CORBEIL**

MAGASIN A RAYONS

6500, rue Saint-Hubert

*Avec les compliments de*

**THE SHERWIN-WILLIAMS CO.**
*of Canada, Limited*

2875, rue CENTRE MONTRÉAL WIlbank 7121

**V....**

**LE DROIT** le grand quotidien français de la capitale du Canada, est non seulement l'organe officiel des Canadiens français d'Ottawa et de tout l'Ontario, il est aussi le journal quotidien français ayant la plus forte circulation dans tout l'Ouest de la Province de Québec. Par delà la rivière Outaouais, dans les comtés de Papineau, Hull, Gatineau et Pontiac, sur les bords de La Lièvre comme le long de la Gatineau, dans le Témiscamingue comme dans les régions minières de l'Abitibi, partout circule LE DROIT, le seul quotidien français publié à l'ouest de Montréal. Pour les meilleures nouvelles de la capitale fédérale et tous renseignements sur l'activité des vôtres dans cette partie du pays abonnez-vous au journal LE DROIT, 98, rue Georges, Ottawa.

*Achète bien*
*qui achète chez*

**Dupuis Frères**
LIMITEE

*Au service du public*
*depuis 1868*

Tél. HArbour 7251 — *Ouvert jour et nuit*

LA PLUS GRANDE PHARMACIE
DE DÉTAIL AU MONDE

SERVICE RAPIDE
NE FERME JAMAIS

**PHARMACIE MONTREAL PHARMACY**

CHARLES DUQUETTE, PHARMACIEN-PROPRIÉTAIRE
PRESCRIPTIONS, PRÉPARATIONS FRANÇAISES,
ARTICLES DE TOILETTES, DROGUES

916 est, rue Sainte-Catherine — Montréal

Zenith INC.

**Peinture de haute qualité**

MANUFACTURIERS 4340, Papineau — Montréal — Tél. ATlantic 1988

Manufacturiers spécialistes
d'ornements d'églises et accessoires
funéraires en tous métaux

Placage or, argent, chrome

Réparations générales

**ARTHUR GUYOT, ENRG.**
1031 EST, RUE RACHEL — CHerrier 6577
MONTRÉAL

NOS TABERNACLES
SONT EXCLUSIFS EN
MODÈLE ET QUALITÉ

*Atelier et Bureau :*

Tél. DOllard 4694 *

6641, rue Saint-Hubert
Montréal

Charbonneau LINGERIE LIMITÉE

DU MANUFACTURIER AU CONSOMMATEUR

16 MAGASINS À VOTRE SERVICE

« Cordiale invitation à tous les amis des Pères Dominicains à visiter notre vaste magasin à rayons et à profiter de notre politique de qualité supérieure aux plus bas prix ».

1480-90
Mt-Royal est

L.N. MESSIER Limitée

32 rayons
FAlkirk 3541

J.-E. CADIEUX, PRÉS. — J.-C. AUBRY, SEC.-TRÉS.

**Problème d'actualité :**

# COMMENT ÉDUQUER VOS ENFANTS

par Jean BOUSQUET, O. P.




La criminalité chez les jeunes nous effraie ; les enfants sont irritables, opiniâtres, orgueilleux, indépendants. Et les parents le savent : ils n'osent pas commander ; ils jugent que c'est inutile. D'autres s'emportent, se fâchent et n'en finissent plus de dire que la jeune génération est une race rebelle, dure, méchante. Mais pourquoi ? A qui la faute ?

PRIX : **$0.75**

*Vie de*

# *Saint Dominique*

Si les gens du monde lisaient plus assidûment ces vrais serviteurs de Dieu, ils se défendraient mieux des dangers auxquels est exposée leur foi dans ce siècle où les idées, la mentalité, les goûts, les mœurs deviennent de plus en plus hostiles à la religion.

PRIX : **$ 0.15** l'unité
**$ 1.50** la douzaine
**$12.00** le cent

Vie de
SAINT DOMINIQUE

•

LES ÉDITIONS
DU LÉVRIER

*En vente à :*

**LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

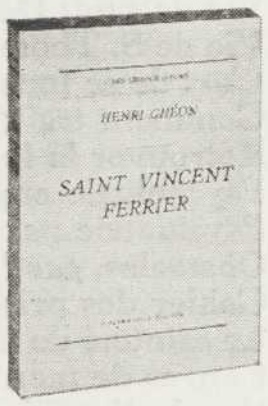
5375, Av. N.-D. de GRÂCE
MONTRÉAL

95, Avenue EMPRESS
OTTAWA

*Fête le 17 avril*

# *SAINT VINCENT FERRIER*

par Henri GHÉON




**Un volume de 208 pages**

**PRIX : $1.00**

Henri Ghéon, qui trace le portrait de saint Vincent Ferrier, ce grand thaumaturge, donne un si communicatif rayonnement, qu'à la lecture de cet ouvrage, tout catholique est pris d'un vif désir d'apostolat.

*En vente à :*

## LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA

# NOUVEAUTÉS

| | |
|---|---|
| La Conquête de la paix, *par Pierre Ricour* | $1.00 |
| La Fortune de la France, *par Jacques Bainville* | 1.50 |
| La barbarie de Berlin, *par G. K. Chesterton* | 1.00 |
| Suzanne et le Pacifique, *par J. Giraudoux* | 1.25 |
| Lucifer vieillissant, *par Y. Goll* | 1.00 |
| Rayonnement de Lyautey, *par P. Heidsieck* | 1.25 |
| Vie de Beethoven, *par R. Rolland* | 1.25 |
| Le Roman de Tristan et Iseult, *par J. Bédier* | 1.50 |
| Vent du large, *par J.-L. Gagnon* | 1.25 |
| Histoire du Canada, tome I, *par F.-X. Garneau* | 1.50 |
| Vie de saint Dominique | 0.15 |
| Vie de S. Thomas d'Aquin, *par G. K. Chesterton* | 1.25 |
| L'art de se former l'esprit, *par F. Charmot* | 1.50 |
| Comment traiter les Allemands, *par E. Ludwig* | 1.25 |
| Retrouver la foi, *par J. Romains* | 1.50 |
| Psychologie et pédagogie, *par l'abbé P. Lachapelle* | 1.25 |
| Psychiatrie pastorale, *par l'abbé P. Lachapelle* | 1.25 |
| Obstacles, *par Barabé* | 1.25 |
| Cahier des prisonniers | 1.50 |
| La sainteté de la femme, *par le R. Père Doncœur* | 0.35 |
| Lettres de mon moulin, *par A. Daudet* | 1.00 |
| Iles de Beauté, *par Alain Gerbault* | 1.25 |
| Anatole Laplante, curieux homme, *par François Hertel* | 1.25 |
| Coups de barre, *par J. Malaquais* | 1.50 |
| Des prisons de la Gestapo à l'exil, *par A. Maroselli* | 1.00 |
| Le jeune homme, *par F. Mauriac* | 0.70 |
| Commencements d'une vie, *par François Mauriac* | 0.70 |
| Steppes d'Ukraine, *par Z. B. Markevith* | 1.00 |
| Bienheureux ceux qui croient, *par R. Normandin* | 0.75 |
| G. Roberts, *par Jacques G. de Tonnancour* | 0.80 |
| Le secret de la Luzette, *par Delly* | 1.00 |
| Journal, tome I, *par François Mauriac* | 1.25 |
| Vie de Gounod, *par A. Morin-Labrecque* | 0.65 |
| Histoire de Russie, *par H. Brian-Chaninov* | 1.75 |
| La vie, la vivre, la rayonner, *par l'abbé M. de Backer* | 0.90 |

*En vente à :*

## LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL
TÉL. EL. 4677

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA
TÉL. 2-7363

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $3.00 ; ÉTRANGER : $3.25 ; AVEC LE ROSAIRE : 25 SOUS EN PLUS ;
LE NUMÉRO : $0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTÉRAL

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

« Ne jetez pas cette revue au feu ni ne la détruisez d'autre façon... Retournez-nous-la, ou donnez-la à un organisme de récupération. Vous contribuerez ainsi à la victoire ».

IMP. À L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE, NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL